

# LE RAVIN DES MÛRES

Vie et mort d'un Poilu Tahure 1915

Bernard Pacory

"Sans le courage immense des Poilus, la guerre de 14 aurait dû être perdue !" (Pierre Miquel : Les Poilus )



En mémoire d'Émile Vincent (1874-1915) d'Adrienne son épouse et d'Alice et Roger, ses enfants,

À Michèle Pacory-Poncet, sa petite-fille.

À Jean-François Pacory, son arrière-petit-fils.

Depuis le 27 Septembre 1915, la dépouille d'Émile Vincent gît dans la marne crayeuse de Champagne, quelque part au bord du chemin du Ravin des Mûres qui menait à la Butte de Tahure, près du village détruit.

Quarante-huit autres Émile Vincent, 48 Poilus portant le patronyme de Vincent et prénommés Émile ont été tués au combat entre 1914 et 1918. Certains ont une sépulture individuelle, d'autres ont été placés dans un ossuaire avec des milliers de restes de victimes, d'autres enfin resteront là où la mort les a frappés, inhumés, exhumés, enterrés à nouveau au gré des obus et des sapes. Disparus!

En cette année 2014, centième anniversaire de la déclaration de la première guerre mondiale, ce récit authentique est un hommage rendu à Émile Vincent, à ce français courageux et anonyme, à ce Normand tué à 41 ans, à ce combattant, à ce Poilu et au-delà, aux millions de morts, de blessés et de disparus tout au long de ces quatre années de boucherie inhumaine.

#### Le Ravin des Mûres

#### Émile

Second de sa fratrie, Émile Vincent était né à Rouen le 3 novembre 1874. Il habitait avec ses deux sœurs, Berthe et Augustine, au 5 de la rue Percée, dans cette maison où leur mère Victorine exerçait l'activité de blanchisseuse de fin. Deux ou trois sous pour une chemise lavée, empesée et repassée, c'était peu pour ce travail à la fois rude et délicat, mais cela complétait utilement les faibles revenus du travail de son époux. Stanislas, le père, était chauffeur dans une entreprise rouennaise de chaudronnerie où son emploi consistait à entretenir le feu des chaudières à vapeur qui actionnaient les machines. Pour ce travail usant et peu qualifié, Stanislas touchait au milieu des années 1880 un salaire journalier d'environ deux francs cinquante.

Victorine, qui menait fermement sa petite famille avait tenu à ce que ses enfants sachent, comme elle, lire et écrire. Elle avait donc décidé très tôt qu'ils iraient à l'école primaire malgré les sacrifices que cela allait entraîner. En effet, l'enseignement dispensé dans les écoles primaires créées trente ans plus tôt par Guizot, ministre de Louis Philippe, n'était pas obligatoire, mais il n'était pas gratuit non plus.

Victorine Vincent-Bigot

C'est Berthe, l'aînée, qui avait commencé à six ans une scolarité payante à l'école primaire du

quartier. L'année suivante, Émile rejoignait sa sœur aînée à l'école au moment même où Jules Ferry, également ministre de l'Instruction publique, mais républicain, instituait l'école primaire laïque, gratuite et obligatoire pour les enfants de six à treize ans. Élèves sous la IIIème République durant cette période novatrice, Berthe, Émile et un peu plus tard Augustine purent dès lors apprendre gratuitement à lire, à écrire et à compter à l'école de la République.

# A l'école de la République

Les premiers textes fondateurs de l'école républicaine constituaient un prolongement de la Révolution de 1789 et une reconnaissance des revendications portées par les insurgés de 1848 et par ceux de la Commune de Paris de 1871. Le peuple aspirait désormais à devenir majeur, libre, responsable de son avenir et exigeait le droit à une instruction non confessionnelle et gratuite pour tous.

Outre la gratuité de l'enseignement primaire, votée en 1881 et qui allait de pair avec l'obligation scolaire, la seconde loi Ferry de mars 1882 décrétait la laïcité de l'enseignement, véritable socle de la réforme engagée par le ministre qui avait voulu que l'éducation religieuse disparaisse des écoles publiques au profit d'une innovante instruction morale et citovenne.

Cet enseignement civique devait, selon les termes du ministre « distinguer enfin deux domaines trop longtemps confondus : celui des croyances, qui doivent rester du domaine personnel et celui des connaissances, communes et indispensables à tous ... ».

Enseignée en dehors de tout obscurantisme religieux, indépendante de toute croyance, l'instruction morale et civique allait « assurer la liberté de conscience des maîtres et des élèves » ainsi que l'avait souhaité le ministre.

Pour Jules Ferry, il s'agissait d'en finir avec ces masses incultes, ces millions de pauvres analphabètes qui avaient si longtemps constitué des légions de bons sujets pour le roi, ces braves gens incultes qui fournissaient des générations sans cesse renouvelées de crédules dévots pour l'évêque ou le curé. En la libérant du carcan des croyances, l'école de la République allait pouvoir préparer massivement les élèves à devenir les citoyens responsables, éclairés et instruits dont la France avait besoin pour son développement!

Mais il s'attaquait à forte partie! L'Église catholique imposait sa doctrine religieuse depuis des siècles dans les écoles confessionnelles. Elle y imposait son pouvoir sur les consciences et une séparation de l'instruction générale d'avec les croyances religieuses apparaissait insupportable à la hiérarchie

Avec un clergé toujours très impliqué dans l'enseignement en cette fin du dix neuvième siècle, débarrasser les écoles primaires de son emprise relevait en effet de la gageure. Et puis le ministre avait en face de lui une grande bourgeoisie catholique rétrograde qui répandait encore l'idée que « le peuple étant incapable de distinguer entre morale et religion, il fallait une religion pour le soumettre à la morale ».

Ce violent combat pour la laïcité allait être gagné avec l'appui des enseignants de l'école primaire, ces « Hussards noirs de la République » qui mèneront tambour battant la réforme de leur ministre. La laïcité de l'enseignement connaîtra son aboutissement provisoire en 1886 avec la laïcisation du personnel enseignant du primaire. La loi de séparation des églises et de l'État votée en décembre 1905 viendra renforcer l'œuvre de Jules Ferry.

Émile et ses deux sœurs furent parmi les premiers de cette nouvelle génération d'enfants à bénéficier de la laïcité de l'enseignement, à profiter de cette liberté de pensée et de penser qui s'installait dans les écoles de la République.

A la fin de leur scolarité, ils avaient tous trois passé leur certificat d'études primaires, ce nouveau diplôme décerné après un examen noté, tel que l'avait institué la seconde loi Jules Ferry de mars 1882.

Ensuite, Berthe avait perfectionné à domicile sa pratique de la couture, un savoir-faire qui venait utilement compléter le travail de leur mère à la blanchisserie, quant à Émile il avait commencé dès quatorze ans un apprentissage de chaudronnerie aux Ateliers des Chemins de Fer de l'Ouest.

Les trois enfants habitaient encore ensemble, lorsqu'à l'automne 1892, Émile, âgé de dix huit ans se présenta devant le conseil de révision de Rouen. Il fut refusé au service militaire à cause de sa faible constitution et d'une déformation thoracique et on l'affecta au service auxiliaire.

Et puis l'année suivante, alors que sa sœur Berthe, mariée depuis quelques mois venait de quitter le domicile familial, leur père Stanislas décéda brutalement à 59 ans laissant Émile seul avec sa mère et Augustine la cadette.

Cette situation difficile qui intervenait à quelques semaines de son incorporation dans le service auxiliaire valut à Émile d'en être exempté.

Il fut, comme l'indiquait l'arrêté d'exemption, « placé en position de dispense à titre de soutien de famille, comme fils aîné de veuve avec enfant ... » et il n'eut pas à effectuer ces tâches subalternes et souvent peu qualifiées que l'armée réservait aux hommes classés dans le service auxiliaire.

Il poursuivit son activité aux Ateliers des Chemins de Fer de l'Ouest sans la longue interruption du service militaire.

Pince sans rire, d'humeur plutôt taciturne, Émile était brun, pas très grand, il portait la moustache comme tous les hommes à cette époque et une casquette dont il ne se séparait presque jamais.

Il n'allait guère au café, mais il fumait la pipe, une de ces fines pipes blanches en terre et à l'étroit fourneau. Il était très malaisé de maintenir entre les dents ce tuyau de terre vernissée aussi tenait-il le plus souvent sa pipe à la main entre deux bouffées.

Émile consacrait le plus clair de son temps aux Ateliers. Sérieux, appliqué, Émile progressa en formation, en compétences et en responsabilités. Peu après 1900 il avait été nommé chef d'équipe d'une quinzaine d'ouvriers de l'atelier de chaudronnerie.

Onze heures d'activité quotidienne auxquelles il fallait ajouter près d'une heure de

trajet, il n'avait guère de temps à consacrer à d'autres activités, hormis la musique. La musique, c'était pour lui une véritable passion; il était mélomane et grand amateur d'opéras, ce qui passait pour exceptionnel dans son milieu socio-professionnel. **I**1 ne connaissait d'ailleurs personne aux **Ateliers** qui puisse partager avec lui cette passion, aussi ne parlait-il jamais de musique avec ses collègues de travail.



Le nouveau théâtre des arts de Rouen, 1895

Il assistait à la plupart des concerts au "Théâtre des Arts" de Rouen, le nouveau théâtre reconstruit sur les ruines de l'ancien théâtre détruit par un incendie en 1875. Émile fut longtemps membre bénévole de la claque du théâtre, ce qui lui valut nombre d'avantages en réductions de prix et en invitations gracieuses.

Un de ses meilleurs moments musicaux avait été la création française de "Siegfried" au Théâtre des Arts de Rouen. En février 1900 il avait assisté à la première représentation de cet opéra de Wagner dont il conservait un vif souvenir.

#### **Adrienne**

Émile avait trente cinq ans déjà lorsqu'il fit la connaissance, au hasard de rencontres professionnelles, d'Adrienne, sa future épouse.

Née le 28 mai 1887 à Monchy-sur-Eu en pays de Caux, Adrienne, Apolline, Clotilde Troude était normande tout comme son patronyme, lequel portait témoignage des origines Viking de ses ancêtres, ces hommes venus du Nord au dixième siècle et qui avaient apporté avec eux leurs divinités, les Odin, Thor et sa fille imaginaire Thrûd d'où découleront les patronymes Theroulde et Troude.



Adrienne Vincent-Troude

Lors de la naissance d'Adrienne, ses parents habitaient Monchy à la ferme des Massy.

Adrienne avait grandi chez ses grands-parents, mais elle n'imaginait pas passer le restant de sa vie avec, pour seul horizon, la petite église flanquée de l'abreuvoir aux bestiaux, son clocher dérisoire, les maisons tristounettes et les murs de brique sombre de la cour de ferme.



Lassée de cette vie rurale, des allers retours en carriole au marché d'Incheville ou de la visite une ou deux fois l'an des boutiques d'Eu, elle aspirait à autre chose. Vers dix huit ans, elle avait quitté la ferme natale pour aller rejoindre à Neuvillelès-Dieppe ses parents et ses cinq sœurs cadettes.

Avec pour tout bagage son certificat d'étude, une superbe écriture aux lettres parfaitement tracées et le regret de devoir arrêter ses études, Adrienne avait très vite trouvé un travail. Elle avait été embauchée par la Société Française de la Viscose, une usine située à Arques-la-Bataille, à une quinzaine de minutes de Dieppe par la voie ferrée. L'usine produisait la viscose, une matière première pâteuse et visqueuse obtenue par traitement chimique de la cellulose du bois et qui servait à la production de fibranne et de rayonne.

Adrienne travaillait depuis plus de trois ans à la fabrication de ces fibres textiles lorsqu'elle rencontra Émile.

Les jeunes gens se marièrent le 1<sup>er</sup> mai 1909, et s'installèrent à Rouen au nouveau domicile d'Émile et de sa mère, 83 route de Darnétal. Mariées, les deux sœurs d'Émile avaient quitté l'ancien domicile de la rue Percée depuis des années déjà. Ce sont d'ailleurs les deux beaux-frères d'Émile qui furent ses témoins lors de la cérémonie. Émile appréciait particulièrement Alphonse Genin qui avait épousé sa sœur aînée Berthe. Il avait beaucoup d'estime pour cet excellent professionnel du bâtiment, plâtrier de formation.

Originaire de l'Yonne, Alphonse avait un temps habité Paris où son père tenait une entreprise de construction. Puis il était venu à Rouen employer son savoir-faire de staffeur au moulage conservatoire des sculptures de la cathédrale avant de devenir responsable d'une entreprise rouennaise du bâtiment. Logé dans le voisinage immédiat des Vincent, c'était à Victorine ...et à sa future épouse Berthe

qu'Alphonse avait confié l'entretien de son linge!



Mariage d'Émile et Adrienne 1er Mai 1909

Un peu plus âgé, Alphonse avait quarante et un ans lors des noces d'Émile et d'Adrienne et il était père de deux enfants. Ses deux fils suivaient l'école des Beaux-Arts de Rouen et ils allaient tous deux mener une carrière artistique.

André le cadet sera peintre sur vitraux, quant à l'aîné Lucien, après une formation de staffeur puis une brève incursion dans le domaine de la sculpture, il quittera Rouen pour se joindre aux peintres et rapins du Paris des années vingt. Lucien Genin deviendra un peintre montmartrois renommé.



La Conciergerie et le Pont au Change, gouache par Lucien Genin (vers 1935)

L'activité d'Émile, chef d'équipe aux Ateliers des Chemins de Fer de l'Ouest procurait un bon salaire au jeune ménage. Leur vie se déroulait à la fois paisible et laborieuse. Assez vite, ils eurent deux enfants : Roger né en 1910, un an après leur mariage, et puis Alice née en 1913.

Pendant les journées de travail d'Émile, Adrienne restait à la maison où elle avait de quoi occuper ses journées. Elle vaquait aux tâches ménagères, prenait soin de son intérieur et de son époux et passait beaucoup de temps à élever ses deux jeunes enfants. Elle secondait également sa belle-mère à son travail de blanchisseuse.

A part quelques visites à ses belles-sœurs ou à sa famille restée à Dieppe, de brèves promenades le dimanche, Adrienne s'accordait peu de loisirs et pas de jour de repos. Émile l'accompagnait dans ses visites, mais il avait tenu à préserver cet espace de liberté que constituait pour lui l'Opéra. Il assistait encore, mais le plus souvent seul, aux concerts de musique classique et aux représentations d'art lyrique donnés dans la ville.

Pour se tenir informé, le couple lisait assez régulièrement "Le Journal de Rouen" dans lequel on évoquait surtout la vie locale. Cela suffisait à Émile qui s'intéressait peu aux grands débats qui faisaient les titres des journaux d'opinion. Entre les diverses tendances socialistes regroupées depuis 1905 dans la S.F.I.O<sup>1</sup>, les Guesde, Vaillant ou Lafarge, qui se heurtaient au pacifisme militant de Jaurès, ou, tout à l'opposé, le nationalisme guerrier de l'Action Française de Maurras et Léon Daudet, il n'avait pas tranché. Comme tout bon normand, il évitait de prendre des positions publiques trop appuyées et il affichait rarement ses préférences.

#### Les Ateliers des Chemins de Fer de l'Ouest.

En ce milieu d'été 1914, comme chaque jour de la semaine depuis un quart de siècle, Émile, muni de sa saquette contenant son repas de midi et quelques affaires personnelles, se rendait aux Ateliers situés à Sotteville sur la rive gauche de la Seine.



<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> S.F.I.O: Section Française de l'Internationale Ouvrière. Parti politique créé en 1905 pour fédérer les cinq tendances socialistes : deux courants réformistes, deux courants révolutionnaires et un courant marxiste.

Pour être aux Ateliers dès sept heures, il avait quitté son domicile du 83 route de Darnétal tôt le matin, laissant son épouse Adrienne s'occuper seule de leurs deux enfants. Roger était âgé de quatre ans et sa sœur Alice, qu'Adrienne allaitait encore avait tout juste un an.

Au début de sa carrière aux Ateliers, c'était à pied qu'il allait à son travail, mais le tramway avait allégé sa fatigue de la journée, une journée de travail fixée à dix heures et demie, en dehors de la pause repas du midi.

La ligne de tramway électrique Rouen – Darnétal passait devant la maison qu'ils habitaient depuis leur mariage et Émile l'empruntait régulièrement. Un bon quart d'heure, c'était autant de répit pour Émile qui pensait déjà à son travail de la journée, à ce prototype de chaudière de locomotive sur laquelle son équipe travaillait depuis plusieurs mois.

Après l'arrêt de la Place Saint-Hilaire, le tram descendait le boulevard Gambetta jusqu'au pont Corneille. La Seine traversée, il passait Gare de l'Ouest et continuait sur la rive gauche de la Seine en suivant le Cours la Reine puis la route qui le conduisait à l'entrée de Sotteville, là où se situaient les Ateliers.

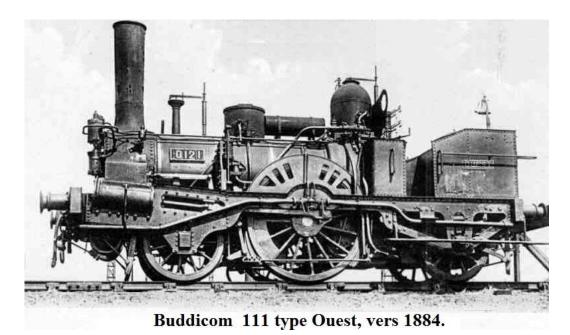
Voilà plus de vingt cinq ans qu'Émile Vincent travaillait dans cette fabrique de matériel ferroviaire.

Fondés vers 1841 par l'anglais William Barber Buddicom et son associé Allcard, les Ateliers avaient passé leur premier contrat avec la nouvelle Compagnie Ferroviaire de Rouen. Il s'agissait alors d'équiper en matériel roulant la ligne de chemin de fer en cours de réalisation qui allait relier Paris à Rouen Saint-Sever.

Première grande ligne de chemin de fer mise en service en France, bien avant la liaison Paris-Orléans, cette ligne de Paris à Rouen - rive gauche fut inaugurée le 3 mai 1843 par deux fils de Louis Philippe, les ducs de Nemours et de Montpensier qui effectuèrent le voyage inaugural en quatre heures et dix minutes!

Après ce premier voyage, gratuit mais réservé aux personnalités, le prix du ticket de première classe de Paris à Rouen fut fixé à seize francs et celui de troisième classe à dix francs, un prix prohibitif pour un ouvrier dont le salaire moyen ne dépassait guère deux ou trois francs par jour!

C'est avec la construction de la "111", un modèle anglais de locomotive à vapeur dérivé d'une machine Stephenson que les Ateliers de la Buddicom avaient commencé leur activité. Fabriquée à quarante exemplaires, la Buddicom 111 allait équiper la ligne Paris-Rouen à partir de 1843 et pendant plusieurs décennies.



Après un début hâtif dès septembre 1841 dans des ateliers provisoires au Petit Quevilly, les Ateliers Buddicom s'étaient installés à Rouen au lieudit les Chartreux. Mais l'endroit situé à plusieurs kilomètres des voies ferrées obligeait à de coûteux transports routiers. Aussi, dans les années 1860 les Ateliers déménagèrent-ils définitivement pour s'installer à Sotteville-les-Rouen en bordure de la voie ferrée.

C'est là qu'Émile travaillait depuis 1888.





Blason de Sotteville-les-Rouen (Locomotive 111 d'or)

# Le développement du chemin de fer en France.

Au début du XIXème siècle, l'Angleterre est la première puissance industrielle de la planète. Elle doit cette expansion économique aux chaudières à vapeur qu'elle fut la première à savoir utiliser. Le feu du charbon des chaudières à vapeur va décupler, centupler l'énergie du cheval-animal et très vite, la puissance du cheval-vapeur<sup>2</sup> s'imposera, faisant entrer l'humanité dans l'ère industrielle.

Ainsi, l'Angleterre va exercer un quasi-monopole sur l'industrie du chemin de fer. Dès 1821, la première ligne de chemin de fer pour voyageurs avait été anglaise. Longue de soixante kilomètres, elle reliait Stockton à Darlington, dans le nord-est de l'Angleterre, avec une locomotive mise au point par Georges Stephenson.

La France a alors dix bonnes années de retard et ne dispose pas encore du matériel, si bien que les premières machines à tracter les wagons de voyageurs sur les nouvelles voies ferrées françaises seront des Stephenson, des Crampton, des Buddicom... On leur avait donné le surnom de "Patentee" car il s'agissait de machines fabriquées en France sous licence, une tâche également dévolue aux Ateliers de Sotteville-lès-Rouen à leurs débuts.

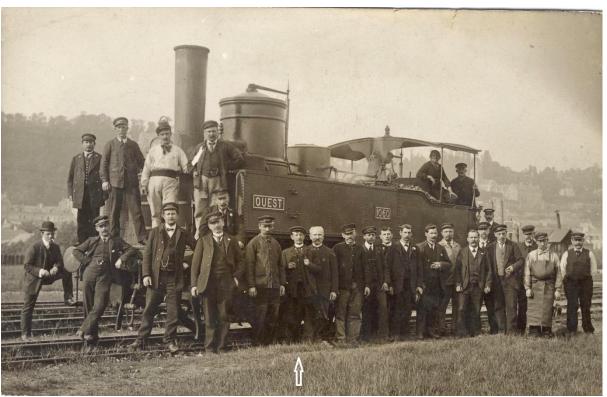
Mêmes plans, mêmes dimensions, même écartement des roues, donc des rails... voilà pourquoi, près de deux siècles plus tard, la largeur des voies de chemin de fer est toujours, en France, de 4 pieds et 8 pouces ½ (1 mètre 444) et pourquoi les trains français roulent à gauche!

#### La locomotive 030

C'était donc en 1888, à l'âge de quatorze ans qu'Émile avait entamé sa carrière aux Ateliers, au beau milieu de cette période industrielle explosive, durant ces décennies qui allaient permettre à la France de rattraper à marche forcée son retard en équipement ferroviaire.

Jeune apprenti, il s'initia au monde de la vapeur avec une machine de conception française alors construite aux Ateliers, la locomotive 030.

 $<sup>^2</sup>$  D'abord anglais, le "horsepower" deviendra « cheval-vapeur ». Cette unité de  $\,$  puissance correspond à l'élévation de 75kgs sur 1 mètre en 1 seconde, ou 0,736 Kilo Watts par excès. La puissance moyenne réelle d'un cheval est estimée à environ quatre « chevaux-vapeur ».



Émile et son équipe devant une 030 des Ateliers de l'Ouest. Vers 1900.

Comme toute locomotive à vapeur, la 030 devait sa désignation au nombre et au type de roues dont elle était dotée - trois essieux moteurs reliés par des bielles d'accouplement, sans roue porteuse ni devant ni derrière - ce qui s'écrit 0-3-0. D'un poids de trente tonnes et développant quatre cents chevaux dans les versions intermédiaires, ces machines à tout faire étaient robustes et fiables, ce qui leur valut le surnom de "Ford T" du rail.

Et ces machines eurent une carrière exceptionnellement longue en France; la dernière 030 cessera son activité en 1961, soit plus de cent ans de service ce qui constitue certainement un record!



L'époque ignorait encore la sous-traitance. À de rares exceptions près tout était fabriqué dans les Ateliers. Fonderie, forge, tournage, ajustage, outillage, mécanique, chaudronnerie, tôlerie, jusqu'à la menuiserie... tous les corps de métiers nécessaires à la fabrication du matériel roulant étaient présents sur place.

Émile avait connu les frustrants débuts de l'apprentissage, les tâches ingrates ou répétitives qu'on réservait à l'arpète pour son "éducation" : le balayage de son coin d'atelier, l'ébarbage de pièces de fonderie qui couvrait les mains d'une crasse noire et tenace, mais également la découverte d'un métier requérant observation et dextérité.

Très vite, il devint un excellent compagnon chaudronnier. Le sens pratique dont il faisait preuve lui permit de s'adapter aisément aux procédés de fabrication mis en œuvre dans la grosse métallurgie. Autodidacte pour qui la pratique remplaçait les discours, il se tenait informé des évolutions techniques et technologiques, parlait peu et observait avec beaucoup d'attention tout ce qui avait trait à son travail.

## Les chaudières à vapeur.

Devenu chef d'équipe à l'atelier de chaudronnerie, Émile avait acquis une excellente connaissance du principe moteur des locomotives, les chaudières à vapeur. C'est en effet l'atelier de chaudronnerie qui avait la responsabilité de la fabrication des chaudières, mais il s'agissait de chaudronnerie lourde, du façonnage de tôles d'acier épaisses où le marteau à planer du compagnon ne trouvait plus guère à s'exercer.

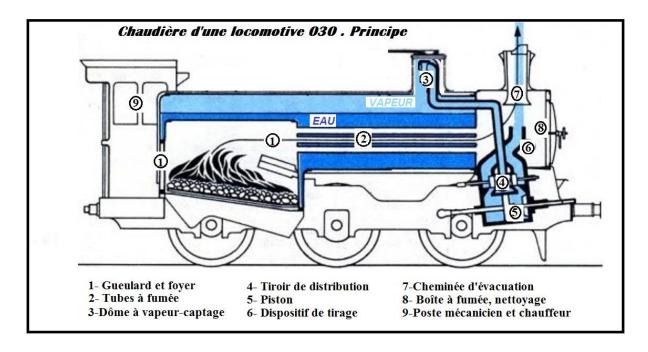
Pour fournir les grandes quantités de vapeur à haute pression qu'on exigeait d'elles, les chaudières de locomotives avaient bien évolué. Elles n'étaient plus construites, ainsi qu'on aurait pu l'imaginer, comme de grosses marmites dans lesquelles l'eau, rassemblée, était portée à ébullition ; elles avaient désormais la forme d'un cylindre, un très long et très volumineux corps cylindrique aux trois quarts rempli d'eau et dont l'intérieur était parcouru de tubes.

C'est l'ingénieur français Marc Seguin qui avait déposé le premier brevet de chaudière tubulaire dès 1828. Il avait imaginé de faire passer les gaz chauds et les fumées du foyer au travers d'un faisceau de tubes immergés dans la cuve : les tubes à fumée. L'augmentation de la surface de chauffe obtenue par ce procédé accélérait considérablement la mise en ébullition de la masse d'eau.

Très vite, l'on perfectionna le procédé en faisant passer l'eau elle-même dans des tubes disposés dans le flux des gaz de combustion, les tubes bouilleurs. L'eau était instantanément vaporisée par les gaz brûlants produits par le foyer et il suffisait de couper son arrivée pour ralentir la production de vapeur, ce qui rendait les chaudières efficaces et sûres.

Pour résister aux dix ou quinze atmosphères de pression de la vapeur surchauffée, les tôles d'acier constituant les parois des chaudières étaient épaisses de près d'un centimètre. Après la forme, elles étaient assemblées par un, parfois deux rangs de rivets posés à chaud car il n'existait alors aucun procédé de soudure fiable pour les grosses pièces.

Toute la vapeur générée par la chaudière s'accumulait dans le dôme à vapeur, une sorte de réceptacle placé au sommet de la chaudière.



Sur la plupart des locomotives 030 de type "Ouest", le dôme à vapeur était surmonté d'un levier de commande du régulateur qui permettait d'évacuer la vapeur en surpression. A cause de sa forme particulière et de ce levier qui coiffait son couvercle, on l'avait baptisé "le pot de moutarde". Et c'est dans ce pot de moutarde, cette réserve de vapeur à haute pression située à l'abri des projections d'eau, tout au sommet du corps cylindrique, que des tubulures venaient capter la vapeur avant de la diriger vers les tiroirs de distribution et les pistons.

A une extrémité de la chaudière, face au poste de conduite se situait la boîte à feu avec son foyer à la voûte arrondie revêtue de briques réfractaires et où le feu tournoyait avant de passer par les tubes à fumée. La boîte à feu s'ouvrait sur un gueulard muni d'une porte basse, par où le chauffeur enfournait des pelletées de charbon prélevé de la soute à charbon, une réserve située à l'arrière.

A l'opposé, située tout à l'avant de la locomotive, masquant l'extrémité du très long corps cylindrique, une lourde porte étanche donnait accès à une boîte à fumée. C'était un espace clos placé sous la cheminée d'évacuation par où transitaient les fumées chargées d'escarbilles. La porte ouverte, on accédait aux tubes à fumée qui débouchaient dans ce réduit par où on les décrassait. Régulièrement vidée, la boîte à fumée débordait toujours de suie grasse, de cendres et des scories agglomérées par la vapeur en une sorte de mâchefer goudronneux.

A son sommet, la boîte à fumée comportait un ingénieux système de régulation nommé "l'installation de tirage" où la vapeur allait servir au contrôle de la

marche du foyer. Projetés dans une tuyère placée dans l'axe de la cheminée, des jets de vapeur contrôlés entraînaient les gaz brûlants par effet de venturi, les forçant à passer au travers des tubes à fumée. La dépression créée accélérait la combustion : plus la machine allait vite, plus elle fabriquait et consommait de vapeur et plus celle-ci, projetée dans la cheminée entraînait avec elle les gaz de combustion, ce qui augmentait le tirage et la chauffe.

La machine au pas, l'inverse se produisait : moins de vapeur projetée dans la tuyère, le tirage ralentissait et la chauffe diminuait. Le "tchouff...tchouff..." lent et régulier de la vapeur projetée dans la cheminée des machines à l'arrêt ou au dépôt signalait l'entretien du feu au ralenti.

Les chaudières qu'Émile connaissait si bien, c'était tout ça à la fois... et beaucoup plus! Tout y était calculé, prévu, organisé, pour une efficacité optimale.

Sa construction terminée, il fallait placer cet énorme corps cylindrique sur le châssis de la locomotive déjà équipé de ses roues, bielles et cylindres, raccorder les multiples éléments fonctionnels, compléter avec l'habitacle et divers autres éléments, assurer l'habillage avec des tôles d'isolation et parfaire la finition de l'ensemble avant de procéder aux essais.



Plus d'un millier de personnes travaillaient aux ateliers. Beaucoup de tâches étaient encore exclusivement manuelles, ce qui justifiait le nombre de travailleurs présents. Ainsi, réalité ou boutade, on racontait qu'il fallait quatre hommes pour poser un rivet : un pour chauffer le rivet, un second pour le tenir, un troisième pour former la tête du rivet et le quatrième pour écraser le rivet entre la bouterolle et la masse!

De vastes espaces délimités par des poteaux métalliques sur lesquels reposaient les fermes supportant le toit, des passages béants ménagés dans les séparations construites en brique, un enchevêtrement de poulies, de courroies, de chaînes et de palans accrochés à des structures métalliques au sommet des bâtiments, l'atelier de chaudronnerie au sein duquel Émile œuvrait était très encombré et très bruyant.

Une profusion de bruits sourds, confus, parfois violents emplissait l'espace : le foisonnement des bruits des machines-outils naguère entraînées par d'autres machines à vapeur mais remplacées depuis par les moteurs électriques, le carillon dissonant des tôles manipulées, des bruits de forge, le bruit des palans, les sons mats de la pose et de l'emboutissage des rivets chauffés au rouge vif, les chocs des marteaux pilons, les efforts bruyants des presses à former... Émile avait beaucoup de peine à échanger quelques mots avec ses équipiers, entre

l'atelier de fabrication des chaudières et l'atelier d'assemblage au milieu d'un vacarme parfois assourdissant.

La locomotive terminée, une équipe spécialisée procédait à la mise en pression et aux essais sur une portion de voie ferrée réservée à cet usage.

Trop rarement, deux ou trois fois peut-être, Émile connut ce petit bonheur de monter dans le poste de conduite pour vivre les premiers souffles de la chaudière « flambant neuf », pour sentir les premiers tours de roues de la machine.

# Émile et la première Pacific 231 française.

Vingt années durant, Émile participa à la construction de nombreux autres modèles : après les 030 vinrent les 220, les 131 et d'autres locomotives de conception française.

Chevronné, faisant figure d'ancien dans l'entreprise, c'était en 1908 qu'Émile avait participé avec son équipe à la réalisation d'une extraordinaire machine, la première "Pacific 231" fabriquée en France.

Les deux premiers exemplaires français de cette locomotive mythique furent construits avec les numéros d'ordre 2901 et 2902, dans les ateliers de Sottevillelès-Rouen sous la direction de l'ingénieur R. Dubois.



Première sortie des Ateliers de la Pacific 231 Ouest N° 2901

Comme ses cousines Américaines, la Française avait deux roues porteuses à l'avant, trois essieux moteurs et une roue porteuse à l'arrière ce qui en faisait une 2.3.1 ! Et elle devait ce patronyme de "Pacific" à une série de locomotives en service sur la côte ouest des États-Unis dont elle était inspirée, des machines de type "compound", entraînées par quatre cylindres et non plus deux. Il y avait bien les deux cylindres haute pression habituels dans lesquels la vapeur venait transmettre l'essentiel de son énergie, mais on trouvait en plus deux autres cylindres, à basse pression ceux-là, dans lesquels on employait une seconde fois la vapeur encore efficace.

Ingénieurs, agents de maîtrise, ouvriers, ils étaient nombreux à avoir travaillé à cette réalisation, chacun apportant son savoir-faire, s'appliquant à la fabrication ou à l'assemblage d'éléments séparés. Et le jour de la livraison, Émile avait ressenti comme toute son équipe une grande fierté de voir leur machine, leur 231 terminée, intégrant dans ses flancs une parcelle du travail de chacun! Le lancement de la N° 2901, première Pacific 231 française fut un grand événement pour l'entreprise! Livrée au Réseau de l'Ouest, il y eut le voyage inaugural de cette première machine, avec réception officielle à Paris, gare Saint Lazare en présence d'officiels et d'une foule nombreuse.



Voyage inaugural Gare St Lazare.

A l'été 1914, Émile travaillait à la mise en fabrication d'une nouvelle série de machines développant plus de deux mille chevaux, une locomotive dérivée de la Pacific 231 de type 3500, comme on l'utilisait déjà sur le réseau Paris-Orléans quand, le 3 août, la France et l'Allemagne entraient en guerre.

Dans les premières semaines d'août, trois millions d'hommes allaient être mobilisés. Le grand désordre qui s'ensuivit, la désorganisation de la production réorientée vers l'effort de guerre stoppa net la poursuite du projet.

L'année suivante, les Ateliers cesseront définitivement l'activité de construction de locomotives. Repris par l'État, ils se consacreront à la réparation du matériel ferroviaire aux côtés d'un nouvel établissement également situé à Sotteville, aux Quatre Mares, auquel sera confié l'entretien des locomotives.



## Août 1914

Le 28 juin 1914, le couple princier Autrichien, l'archiduc François Ferdinand et son épouse Sophie étaient assassinés à Sarajevo par des activistes de "Jeune Bosnie", une organisation d'anarchistes musulmans eux-mêmes manipulés et armés par l'organisation nationaliste serbe dite "La Main noire".<sup>3</sup> L'objectif de la Main noire était de rassembler les divers états où vivaient des Serbes pour en faire un seul État Serbe. Bosnie, Croatie, Monténégro et plusieurs autres pays d'alors auraient constitué une « Grande Serbie ».

Petit pays de cette région meurtrie, séparé de la Serbie en 1903, la Bosnie Herzégovine avait été d'abord administrée, puis annexée par l'Autriche en 1908. L'archiduc François Ferdinand pensait-on, voulait accorder aux Bosniagues, devenus citoyens autrichiens par l'annexion, des droits qui auraient rendu plus difficile le retour de la Bosnie dans le giron d'une Grande Serbie. Ce risque d'émancipation de la Bosnie minait les projets d'expansion territoriale de la Serbie, créant une situation insupportable pour les nationalistes Serbes. Et ce sont en effet des activistes de la minorité serbe de Bosnie qui avaient préparé l'assassinat du couple princier Autrichien.

Rapporté par les journaux, ce tragique événement avait rencontré relativement peu d'écho parmi les collègues de travail d'Émile.

Comme beaucoup de Rouennais, il avait pu lire dans le Journal de Rouen des commentaires sur ce drame dans les Balkans et les conséquences qu'il pouvait avoir avec, à la clef, une confrontation armée toujours possible.

Et en effet, l'Allemagne, par le biais de ses alliés était directement concernée par les événements, ce qui inquiétait un peu Émile.

Les bruits de guerre devenaient insistants comme cela avait déjà été le cas à deux ou trois reprises dans le passé. Ainsi, en 1905 puis en 1911, c'était à propos du Maroc qu'un conflit avec l'Allemagne avait été évité. L'on s'attendait toujours un peu à une guerre franco-allemande à venir, mais pas vraiment!

Et puis avec Jaurès qui voulait « s'opposer à la guerre sans exclure aucun moyen », tous ces mouvements socialistes français et allemands qui s'agitaient bruyamment pour exiger la paix, cela paraissait constituer un bon rempart contre la guerre. Lors de son congrès de Stuttgart en 1907, la IIème Internationale Socialiste n'avait-elle pas déclaré "la guerre à la guerre" et organisé depuis et à de nombreuses reprises de puissantes manifestations pacifistes ?

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Les terroristes commirent deux attentats le même jour contre le couple princier. La première tentative à la grenade épargna le couple princier mais fit plusieurs morts dans leur suite. Quelques heures plus tard, ce sont deux coups de feu tirés à bout portant qui tueront l'archiduc et son épouse.

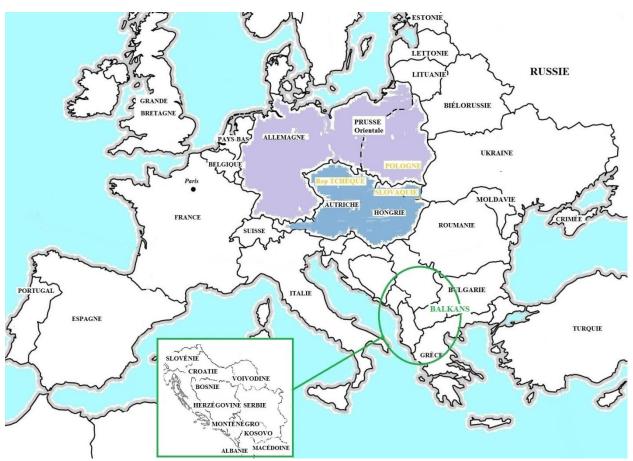
Certes, il y avait de cela trois ou quatre ans, les journaux avaient beaucoup écrit sur ces guerres qui avaient opposé l'Empire ottoman à des pays de la région regroupés en une Ligue balkanique. Et puis, on n'en avait plus entendu parler. Pour Émile, les Balkans c'était bien loin! Il savait en gros situer quelques-uns des pays de la région, la Serbie ou la Grèce et bien évidemment l'Autriche, cette Autriche dont il aimait tant les musiques et les musiciens. Mais de la Macédoine, de la Bosnie, du Monténégro, de la Roumélie Orientale ou de l'Herzégovine, il ignorait à peu près tout.

"Allez! Encore un problème dans la région ..." avait-il pensé, persuadé que ce conflit naissant s'éteindrait localement, comme les précédents, sans que les grandes puissances n'interviennent directement.

## Les Balkans

Les Balkans, la "poudrière" des Balkans ainsi qu'on l'avait baptisée, c'était ce bout d'Europe qui finissait sur la rive ouest de la mer de Marmara, entre les Dardanelles et le Bosphore, une sorte de péninsule formée par les rivages qui en bordaient les flancs : l'Adriatique, la Mer Ionienne, la Mer Égée, la Mer Noire.

Mais il n'y avait pas une Nation, un Pays des Balkans en tant que tel! En 1914, les peuples des Balkans, c'était la Grèce, la Roumanie, la Bulgarie, la Serbie, la Croatie, la Slovénie, l'Albanie et d'autres encore... une diversité de communautés ethniques aux langues et aux cultures différentes, une mosaïque de nations imbriquées avec des populations tantôt soumises, tantôt libérées, des provinces partagées, des frontières mal définies.



Les pays de la région en 1914.

Signifiant les "Montagnes" en turc, la région des Balkans avait été conquise militairement par les Ottomans au début du XV<sup>ème</sup> siècle.

Avec leurs sultans, leurs vizirs et leurs pachas, ils avaient imposé dans cette région de leur immense empire, une dictature théocratique musulmane à la fois monarchique et tribale qui s'était exercée pendant des siècles sur des populations majoritairement chrétiennes.

Depuis, la région était devenue un espace d'affrontement quasi permanent. Il subsistait toujours dans la région une forte influence chrétienne, orthodoxe et catholique, très majoritaire dans certaines Nations ou dans certaines provinces de l'Empire ottoman où s'étaient regroupés des chrétiens, comme les Arméniens chassés de leur pays par les Turcs.

Les chrétiens vivant dans l'empire ottoman étaient nommés des *dhimmis* et ils avaient un statut inférieur. Le droit d'exister qu'on leur accordait leur permettait de pratiquer leur religion, parfois de posséder des biens, mais au prix de très lourds impôts et contraintes.

A partir de ces territoires colonisés du continent européen, les Turcs avaient tenté d'élargir leurs conquêtes au-delà du Danube, vers l'Autriche et la Pologne, mais sans succès, les populations autrichiennes avaient su contenir l'envahisseur à deux reprises. Une première tentative avait eu lieu en 1529. Après un terrible siège de Vienne, les habitants de la ville repoussèrent l'envahisseur. Une seconde fois, en 1683, les Turcs tentèrent la conquête de la capitale des Habsbourg. Cette fois encore l'Autriche, épaulée par la Pologne allait l'emporter sur les Ottomans, écrasant leurs janissaires et leurs bachi-bouzouks, une victoire qui allait porter un coup d'arrêt décisif à l'expansionnisme ottoman!

D'ailleurs, si l'on en croit la petite histoire, le croissant, cette "viennoiserie" très prisée des petits déjeuners doit son origine à l'échec de cette seconde tentative de conquête. Une nuit de septembre 1683 les boulangers de Vienne, affairés dans leurs fournils auraient entendu des bruits de sape des Turcs assiégeant la ville et donné l'alerte. Leur vigilance ayant permis de repousser l'assaut, le souverain Léopold 1er leur aurait accordé le privilège de fabriquer une pâtisserie à la forme dérivée du croissant ottoman en souvenir de cet événement.

C'est également en cette fin du 17ème siècle que l'Autriche, profitant du reflux ottoman allait conquérir une grande partie de la Hongrie. Bien plus tard, en 1867, l'Empire d'Autriche et le Royaume de Hongrie réuniront leurs territoires pour en faire une double monarchie qui prendra le nom d'Empire d'Autriche -Hongrie.4



<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Voir carte page 23

## Cent ans de conflits dans les Balkans

Au cours du XIXème siècle la région des Balkans allait connaître de multiples soulèvements. Les Turcs vont être confrontés à une première révolte Serbe en 1804. Au prix d'une sanglante répression ottomane, les Serbes vont obtenir l'autonomie de plusieurs territoires.

En 1821, c'est au tour de la Grèce de se révolter, une guerre de libération qui allait avoir un retentissement considérable en Europe et bien au-delà. La population grecque va se soulever à trois reprises en 1821 : les deux premières tentatives échouent, mais la troisième s'étend à tout le pays et sera sauvagement réprimée par les Turcs.

L'année suivante, la révolte s'organise et les Grecs proclament l'indépendance. Les Turcs répondent à cette volonté d'émancipation par d'épouvantables massacres. Avec l'appui des armées égyptiennes, les Turcs vont exercer une répression barbare qui va durer jusqu'en 1826.

Du monde civilisé, un immense mouvement philhelléniste allait se manifester : hommes politiques, intellectuels, gens du peuple allaient exprimer leur attachement à la Grèce, creuset de la culture occidentale.

Aux côtés de nombreux intellectuels, artistes et poètes, Victor Hugo mènera la lutte pour la liberté. Son recueil de poèmes "Les Orientales" témoigne de cette indignation et de son combat :

> « Les Turcs ont passé là : tout est ruine et deuil. Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil, » (V.Hugo L'enfant)

L'Europe va décider d'intervenir en 1827 pour répondre à un mouvement de solidarité grandissante des peuples européens au récit des atrocités commises par les armées ottomanes. La France, l'Angleterre et la Russie se mobiliseront et vont écraser la flotte turque à Navarin et ce sont deux armées russes appuyées par un corps expéditionnaire français débarqué au Péloponnèse qui vont aider la Grèce à recouvrer son indépendance en 1829.

> « Console-toi : la Grèce est libre. Entre les bourreaux, les mourants, L'Europe a remis l'équilibre ; Console-toi : plus de tyrans ! » (V.Hugo, Ode au héros Grec Canaris)



Un quart de siècle plus tard, prenant pour prétexte un conflit religieux portant sur la garde des lieux saints chrétiens et orthodoxes, la Russie allait entamer à partir de 1853 une guerre contre les Ottomans, la « guerre de Crimée ».

Cette guerre qui allait se dérouler avec les mêmes protagonistes, mais sur la rive nord de la mer Noire, visait surtout à étendre le territoire de la Russie et à lui assurer un débouché vers la Méditerranée pour ses ports de la mer Noire. Alliés de circonstance à l'empire ottoman, les Anglais, les Français et les Sardes piémontais vont battre la Russie en 1856 après de rudes batailles et un long siège de Sébastopol.

A la fin de cette guerre, la mer Noire sera déclarée zone neutre et la Russie, assurée d'un débouché vers la Méditerranée renoncera à ses prétentions maritimes.

Quelques années encore, en 1862, une lutte libératrice des Moldaves et des Valaques allait conduire à la création de la Roumanie. La même année, il y avait eu une première insurrection des chrétiens de Bosnie-Herzégovine, puis une seconde en 1875 - 1876 avec un soulèvement des Bulgares, des Serbes et des Monténégrins.

En 1877, une guerre avait à nouveau opposé Russes et Turcs. La Russie victorieuse avait imposé à la Turquie en mars 1878 le traité de San Stefano qui accentuait le démantèlement de l'Empire ottoman.

Trois mois plus tard, le congrès de Berlin entérinait la libération de la Roumanie, de la Serbie et du Monténégro et plaçait la Bosnie-Herzégovine sous administration Autrichienne. La tension restait vive et la région allait encore connaître en 1885 une guerre entre la Serbie et la Bulgarie.

L'Empire ottoman lui-même, d'abord en 1895 puis en 1898 avait été en proie à des luttes internes. Et dix années plus tard, en 1908 une « révolution ottomane » avait porté au pouvoir le mouvement Union et Progrès des « Jeunes Turcs ». Étudiants ou exilés dans différents pays d'Europe, les Jeunes Turcs prétendaient mettre fin à un régime dictatorial corrompu. Ils allaient porter au pouvoir un nouveau sultan et doter le pays d'une constitution parée de la devise de la République Française: «Liberté, Égalité, Fraternité».

Mais cette devise généreuse et le système parlementaire qu'ils imposeront ne changeront pas la nature despotique de la théocratie ottomane.

Le gouvernement mis en place par les Jeunes Turcs choisira même de s'associer militairement à l'Allemagne qui fournira à cet allié circonstanciel l'occasion de récupérer des restes de son empire.

 $\diamond$ 

Septembre 1911 avait connu le début d'énièmes guerres balkaniques, avec un conflit italo-turc qui allait prendre fin en 1912 avec le traité de Lausanne, lequel accordait à l'Italie la Cyrénaïque, la Tripolitaine et le Dodécanèse.

Puis, toujours en 1912, la Bulgarie, la Serbie, la Grèce et le Monténégro regroupés dans une "Ligue balkanique" avaient attaqué l'Empire ottoman affaibli, libérant l'Albanie, la Macédoine et la Thrace.

Enfin en 1913, c'était l'an passé et l'on avait bien peu parlé de ces événements aux Ateliers, la Bulgarie avait été battue par ses anciens alliés, la Serbie et la Grèce. Cette guerre s'achevait provisoirement par un traité de Bucarest qui partageait la Macédoine entre la Grèce et la Serbie. La Roumanie y gagnait également du territoire vers le sud.

Cet ultime dépeçage marquait la fin de l'Empire ottoman d'Europe qui allait disparaître en 1923 pour laisser la place à la Turquie, laquelle ne conservera plus sur le continent européen que le territoire d'Istanbul, l'ancienne Byzance devenue la Constantinople chrétienne en 330 puis conquise par les Ottomans en 1453.

Peu après l'armistice du 11 novembre, soit le 1<sup>er</sup> décembre 1918, les divers états balkaniques libérés formeront le premier état slave du sud.

Avant d'être nommée plus tard Yougoslavie, cette première création fut d'abord le Royaume des Serbes, Slovènes et Croates, une monarchie ayant à sa tête Pierre 1<sup>er</sup> de Serbie. Allié de la France durant la guerre, Pierre 1<sup>er</sup> de Serbie participa lui-même au conflit de 1914-1918, à la tête des troupes serbes.

De luttes émancipatrices en guerres d'annexion, il y avait eu tant de conflits dans cette région en un siècle qu'il était bien difficile d'y voir clair dans cette tumultueuse histoire, même pour un observateur averti.

C'est peu de dire qu'Émile et ses collègues aux Ateliers n'avaient qu'une idée très confuse des raisons de cette lointaine agitation récurrente dans les Balkans. Et ils étaient loin d'imaginer que le double meurtre commis à Sarajevo allait conduire deux mois plus tard à une guerre qui embraserait toute la planète.

# La déclaration de guerre

Instables, manquant d'institutions solides, les petits pays des Balkans libérés du joug turc étaient l'objet de convoitises de la part des pays voisins, l'enjeu de rivalités entre grandes puissances européennes alors rassemblées autour de deux organisations militaires rivales : une «Triple Entente» Franco-Russe et Anglaise et une « Triple Alliance » composée de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie.

Dès la fin de la guerre de 1870 à l'issue de laquelle les "Prussiens" avaient sévèrement battu puis rançonné la France, le royaume de Prusse et ses douze provinces avaient été intégrés à l'Allemagne, constituant l'Empire d'Allemagne qui regroupait vingt-cinq états. Et c'est le roi de Prusse, Guillaume Ier qui était devenu en 1871 le "Kaiser", le premier Empereur de ce nouvel Empire d'Allemagne.

Ensuite, l'Empire d'Autriche et le royaume de Hongrie déjà réunis avaient formé avec le nouvel Empire d'Allemagne un vaste conglomérat que l'on nommait alors les « Empires centraux ».

## Le plan Schlieffen.

Depuis la création de son Empire, l'Allemagne avait réussi un énorme bond économique. Après avoir dépassé l'Angleterre, reine incontestée des nations industrielles au début du dix-neuvième siècle, l'Allemagne se situait en 1914 au second rang derrière les États-Unis d'Amérique.

Mais cet empire économique, cette nouvelle puissance industrielle avaient besoin d'espace pour prospérer, ce qui conduisait l'Allemagne à envisager de nécessaires conquêtes territoriales ou coloniales, comme l'avaient fait avant elle la France ou l'Angleterre.

L'obstacle majeur à cette expansion, c'était d'abord la Russie, ennemi séculaire de l'Allemagne. Alliée historique de la Serbie et des peuples slaves de la région de confession orthodoxe, la Russie les avait souvent soutenus dans le passé. La France, qui était liée à la Russie par des accords militaires, constituait un second obstacle.

Aussi le second Empereur d'Allemagne, Guillaume II s'était-il préparé de longue date à réduire ces deux pays. Dès 1905, son état-major avait adopté un dispositif de guerre contre le double front Franco-Russe, un projet dont le détail avait été publié sous le nom de « plan Schlieffen ».

Constatant qu'il serait beaucoup plus facile d'investir Paris depuis les plaines du Nord et de Picardie que par une attaque frontale dans les régions escarpées et fortifiées d'Alsace - Lorraine et des Vosges, le plan Schlieffen

prévoyait d'attaquer l'armée Française sur son flanc gauche en pénétrant en France par le Luxembourg et la Belgique. Cette invasion éclair devait être immédiatement suivie d'une avancée rapide sur Paris.

L'Allemagne mobiliserait l'essentiel de ses troupes dans cette première phase de la guerre qui devait être conduite en six semaines, le temps estimé nécessaire pour que la Russie mobilise son armée. La France réduite dans ce délai, l'armée allemande pouvait alors redéployer ses troupes contre la Russie.

C'est ce plan qui allait être mis à exécution en août 1914.



Mais en ce début d'été 1914, c'est la Bosnie - Herzégovine qui venait d'être le théâtre d'un drame avec l'assassinat à Sarajevo de son protecteur, le prince autrichien.

Ouelques semaines après ce double assassinat, l'Autriche, forte de l'appui de l'Allemagne avait adressé un ultimatum à la Serbie le 23 juillet 1914. Cet ultimatum en six points demandait en substance la condamnation officielle de la propagande serbe en Autriche-Hongrie ainsi que celle des officiers et fonctionnaires qui y participaient, la dissolution des sociétés engagées dans les activités terroristes comme la "Main noire" et, dernier point, il exigeait la présence de fonctionnaires austro-hongrois auprès des administrations serbes. La Serbie avait répondu favorablement à cet ultimatum mais en refusant le sixième point, une clause inacceptable de mise sous quasi-tutelle de son administration par l'Autriche.

Le gouvernement Austro-Hongrois rejettera la réponse de la Serbie en s'appuyant sur ce refus attendu et le 27 juillet, il va publier un communiqué dans lequel il se considère en guerre avec la Serbie.

Il devint vite évident que ce conflit ne demeurerait pas Austro-Serbe. À l'annonce de la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie, la Russie avait commencé à mobiliser et il ne faisait aucun doute qu'elle interviendrait pour soutenir la Serbie menacée.

Le 31 juillet 1914, Guillaume II décrétait une situation jusque-là inédite, l'état "de menace de guerre » et déclarait « se trouver dans la nécessité de pourvoir lui-même à la sauvegarde des intérêts de l'Autriche et de recourir à cet effet à la force des armes ». Pour tenter de prendre de vitesse l'armée russe et son alliée française, l'Allemagne avança sa déclaration de guerre à la Russie au 1er août 1914.

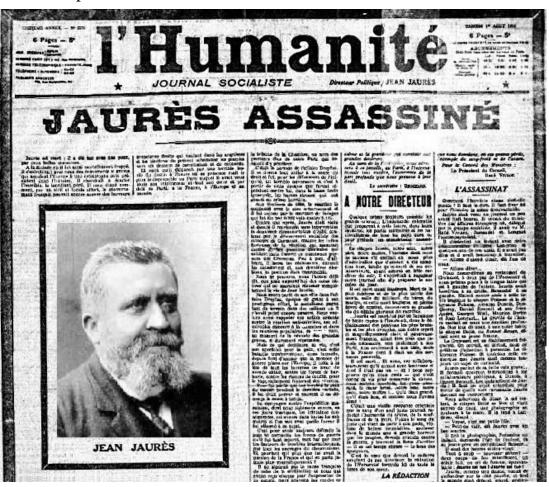
Émile, tout comme ses collègues, suivait avec inquiétude les développements de la situation. Ils s'inquiétaient d'ailleurs plus pour leurs proches que pour euxmêmes. Plus de la moitié d'entre eux avaient dépassé la quarantaine et ils ne pensaient pas qu'une éventuelle mobilisation pourrait les atteindre à leur âge.

Au fil des semaines, les tensions internationales s'affichaient en gros titres dans les journaux qui devenaient de plus en plus alarmistes.

La CGT et la SFIO multipliaient les prises de position et les manifestations en faveur de la paix. Le 29 juillet, une réunion de responsables des partis socialistes européens allait se tenir à Bruxelles, mais aucune action concertée contre la guerre ne pourra y être décidée et la réunion se terminera sur un échec.

Le 25 ou 26 juillet, la guerre était devenue inévitable mais le journal l'Humanité fondé par Jaurès affichait encore :« À bas la guerre! Vive la république sociale! Vive le socialisme international! »

Le 31 juillet 1914, alors que la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie était rédigée, Jaurès, assis à une table du café du Croissant, était occupé à préparer un prochain article, lorsqu'un activiste de l'Action Française allait l'abattre à coups de revolver.



Títre de la Une de l'HUMANITÉ du 1er Août 1914

C'en était fini du pacifisme et de la guerre à la guerre! Le jour même, la CGT va s'aligner sur les positions de la SFIO dont l'agitation militante allait se transformer en une sorte de résignation patriotique. La mobilisation générale est décidée en France, le samedi 1er août 1914 pour le lendemain. C'est également le 1er août 1914 que l'Allemagne déclare la guerre à la Russie. Deux jours plus tard, le 3 août, ce sera la déclaration de guerre à la France.

Le 2 août, Édouard Vaillant, député et animateur de la tendance socialiste révolutionnaire va déclarer le ralliement de la S.F.I.O : « En présence de l'agression, les socialistes accompliront tous leur devoir pour la patrie ». Le 4 août, les socialistes français voteront les crédits de guerre et le 26 août, ils vont se ranger aux côtés des ultras de l'Action Française de Maurras dans un gouvernement d'Union Sacrée.



## Dimanche 2 août 1914 : Mobilisation générale

Samedi 1er août 1914, le tocsin avait longuement sonné dans l'après-midi et les Rouennais accourus purent lire « le faire- part d'un million et demi de Français » écrira Roland Dorgelès. Avant les affiches officielles, ce sont des télégrammes apposés devant la mairie, la gare, le bureau des Postes et Télégraphes et d'autres lieux publics qui s'adressaient à la population :

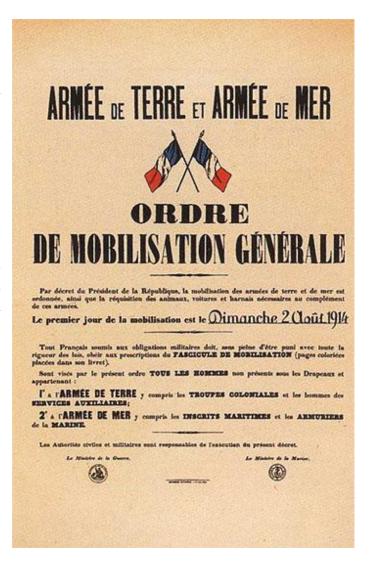
## "Extrême urgence. ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE Le premier jour de la mobilisation est le dimanche 2 Août"

Conformément à l'ordre de mobilisation "porté à la connaissance des populations par voie d'affiches ou de publication sur la voie publique", ainsi que le stipulaient les fascicules de mobilisation, tous les citoyens immédiatement mobilisables durent rejoindre le point de rassemblement qui leur était assigné.

Chaque réserviste conservait son livret militaire individuel auquel étaient agrafés un fascicule de mobilisation et une feuille de route de couleur rose. Le fascicule précisait le point à rallier en cas de mobilisation générale et la feuille de route fournissait au soldat les moyens de s'y rendre.

A quarante ans échus, Émile, exempté du service à vingt ans et qui n'avait reçu aucune formation militaire ne fut pas touché par cet appel à la mobilisation générale.

Pas encore!



## Premières semaines de guerre

Dans les premières semaines d'août 1914, la guerre était évidemment au centre de toutes les discussions dans les Ateliers clairsemés. On avait échangé d'amères plaisanteries sur la sortie du Président Poincaré quelques semaines plus tôt: «La mobilisation n'est pas la guerre!» et l'on commentait le peu d'informations publiées par la presse. S'il arrivait que l'on parle encore des Prussiens, surtout dans les campagnes où ils avaient laissé de cruels souvenirs, le Prussien de 1870 s'était transformé en soldat de l'Empire d'Allemagne. Dans le langage populaire de 1914 il était devenu le « boche »! Les journaux exaltaient le patriotisme des soldats qui partaient au combat « la fleur au fusil » et l'on placardait des affiches caricaturant ces boches, leur « tête de porc » et leur casque à pointe... une virulente propagande guerrière qui s'exerçait en direction de la population.

Le 4 août, l'Angleterre avait à son tour déclaré la guerre à l'Allemagne et dès le 9 août Émile avait vu, amarré au port de Rouen le *Laura*, un bateau qui débarquait des troupes anglaises. Ce renfort précoce faisait dire à certains : «La guerre sera courte!»

Dans ce contexte patriotique "d'Union Sacrée", nombre de réservistes des Ateliers déjà mobilisés avaient accepté résolument de partir défendre la patrie contre l'agression étrangère. Il n'y eut pas de mouvements de désertion, peu de réfractaires. Ce sont les plus jeunes surtout, qui avaient montré une ardeur patriotique, une détermination que l'on observait cependant moins chez leurs aînés. Certains ouvriers qui avaient de la famille à la campagne témoignaient même de la franche hostilité des citoyens-soldats dans ces zones rurales où la mobilisation intervenait en pleine période des moissons. Il fallait terminer le travail de l'été, rentrer les récoltes, préparer les suivantes, prévoir les vendanges.

Pour faire face à ce mécontentement et à l'urgence de la situation en milieu agricole, le Président du Conseil Viviani avait lancé le 7 août 1914 un appel aux paysannes françaises à se mobiliser sur place pour prendre la relève des hommes partis se battre. « ... Debout, femmes de France! Remplacez sur le champ de travail ceux qui sont sur le champ de bataille...montrez-leur demain la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés... Debout! A l'action, au labeur, il y aura demain de la gloire pour tout le monde...!».

Les épouses, les sœurs, les mères n'avaient pas attendu cet appel pour remplacer les hommes aux champs et à l'étable. C'est immédiatement et avec ardeur qu'elles allaient occuper les places vides laissées par les hommes, et pas seulement en zone rurale. L'industrie et en particulier l'armement utiliseront massivement les femmes dans les usines et les ateliers où elles participeront avec courage et compétence à l'effort de guerre.

 $\diamond$ 

# Joffre et son XVIIème plan.

Dans les premiers jours de la guerre, aucune information sérieuse ne filtrait au travers des rares communiqués militaires mais les journaux avaient rapporté des mouvements de troupes françaises en direction de l'est et des Vosges.

Judicieuse décision stratégique de l'état-major, pensait-on! La population civile accordait une confiance implicite à Joffre, sans le connaître autrement que par les déclarations des journaux et les nombreuses photos du général qu'ils publiaient. On respectait ce chef qu'on avait choisi, personne n'en doutait, pour ses qualités.

Depuis la guerre perdue de 1870, l'état major avait élaboré seize plans successifs pour contrer l'Allemagne et Joffre qui en proposait un dix-septième venait de décider sa mise en application.

Le XVIIème plan Joffre devait paralyser les armées ennemies par une attaque massive en Alsace-Lorraine et dans les Ardennes avec, pour résultat attendu, de bloquer les armées allemandes aux frontières. Dans la foulée, cette action militaire devait rendre à la France l'Alsace et la Lorraine libérées. Selon Joffre et son état-major, les armées allemandes ainsi engagées à l'Est ne dépasseraient pas la Meuse dans la région de Metz – Thionville et du Luxembourg, là où l'armée Française les attendait de pied ferme. Ignorant que les Allemands allaient mettre toutes leurs forces dans la bataille en utilisant leurs troupes de réserve, Joffre avait supposé qu'ils n'auraient pas les effectifs suffisants pour subir son attaque à l'est et mener simultanément une grande offensive en Belgique et dans le nord de la France.

Il se réjouissait d'ailleurs de chaque information rapportant la concentration de troupes allemandes près de la Belgique, autant d'unités en moins contre les troupes françaises qu'il plaçait en Alsace, pensait-il.

Et pendant que Joffre massait les troupes en préparation de son XVIIème plan et de l'offensive qu'il avait décidée pour le 8 août en Alsace, Lorraine et Sarre, les Troupes allemandes entraient au Luxembourg le 2 août 1914, le 3 elles envahissaient la Belgique et le 20 août, les Allemands occupaient Bruxelles.

Privée de l'aide des armées françaises déployées dans l'Est, l'armée belge ne pourra pas empêcher les Allemands de pénétrer en France par le nord en application du plan Schlieffen, ce que Joffre avait négligé.

Cette erreur stratégique majeure qui faillit faire perdre la guerre à la France coûtera à l'armée française plus de quatre cent mille combattants dans les premières semaines de la guerre et facilita grandement l'avancée des troupes allemandes vers Paris début septembre 1914.

Méconnaissance de la stratégie et des forces ennemies en présence, absence d'artillerie lourde, l'offensive des quatre armées françaises massées dans l'est est rapidement brisée en Lorraine dès le 20 août, puis trois jours plus tard dans les Ardennes. Le XVIIème plan de Joffre s'effondre et les quatre armées françaises battent en retraite le 23 août pour éviter l'encerclement.

Le 24 août les Allemands entament l'invasion du nord et du nord-est de la France. Par une avance rapide de leur flanc est, ils vont tenter d'envelopper les armées françaises en retraite et les refouler jusqu'à la frontière suisse.

Le 6 septembre 1914, alors que la déroute s'amplifiait à l'est, Joffre avait adressé de son GQG le message N° 3948 aux armées :

« Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et refouler l'ennemi.

Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place, plutôt que de reculer.

Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. Signé J.Joffre»

Entre le 6 août et le 13 septembre 1914, l'armée française va compter 320 000 morts, disparus et prisonniers. Le 22 août, il y eut 27 000 morts français sur le front allant de la Belgique à la Lorraine. Ce sera le plus fort taux de pertes humaines durant une seule journée au cours des quatre années de guerre.

La seconde offensive en Champagne exigée par Joffre sera aussi meurtrière. Selon les chiffres officiels, du 25 septembre au 5 octobre 1915, soit durant 11 jours de combats, et pour les deux armées françaises engagées en Champagne, les assauts sur Tahure et les villages voisins coûteront à nos troupes 27 851 tués, 53 658 prisonniers ou disparus et 98 305 blessés.

Dans le sud de la Belgique, la Vème armée du général Lanrezac et les quatre divisions anglaises du général French, seules face à l'invasion allemande arrivant par le Nord sont attaquées à Charleroi et à Mons. Destinataire du message de Joffre aux armées, daté du 6 septembre et qui enjoignait de se faire tuer sur place plutôt que de reculer, le Général Lanrezac refusera lucidement d'en appliquer les consignes suicidaires. Faute de moyens et de munitions, le général Lanrezac ordonne à son armée de se replier pour ne pas être encerclée.



Charles Lanrezac

Ce repli ordonné par le général Lanrezac lui coûtera son commandement mais sauvera les 200 000 hommes de la Vème armée. Plus, en repoussant la puissante armée de Von Bülow au-delà de l'Oise par une courageuse contre-offensive menée à Guise le 29 août, la Vème armée du général Lanrezac retardera l'avancée allemande, contribuant de façon déterminante à l'échec du plan Schlieffen.

Le général Charles-Louis-Marie Lanrezac, né à Pointe-à-Pitre le 30 juillet 1852 était l'un des meilleurs stratèges de l'armée française. Il s'opposait frontalement à Joffre dont il critiquait la stratégie d'offensive à outrance.

"Attaquons, attaquons... comme la lune!", se plaisait-il à chantonner!

Témoin direct de l'incurie du généralissime dont il n'avait pas suivi les ordres de se faire tuer sur place, il sera limogé par Joffre le 3 septembre et remplacé à la tête de son armée par le général Franchet d'Esperey.

En 1917, Paul Painlevé, Ministre de la Guerre puis Président du Conseil proposera le Général Lanrezac au poste de Major général des Armées. Charles Lanrezac refusera. « "Ils" ont sali mon nom, je n'aurais plus l'autorité morale nécessaire. » dira-t-il. Il sera élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'Honneur la même année.

# Le "généralissime" Joffre

Au moment de la déclaration de guerre en août 1914, le président de la République est Raymond Poincaré, le président du conseil se nomme René Viviani et le général en chef des armées Françaises, c'est Joseph Joffre.

Joffre avait été nommé commandant en chef des armées trois ans auparavant sur proposition du ministre de la guerre Adolphe Messimy.

Le ministre avait fait Saint-Cyr en 1887 puis l'École de Guerre de 1894 à 1896 avant de quitter l'armée pour la politique. Élu député en 1902, Messimy fut réélu en 1906 et 1910. C'est en 1911 qu'il obtint son premier portefeuille de ministre des Colonies, suivi, la même année par celui de ministre de la guerre dans le cabinet Caillaux jusqu'en janvier 1912. Après une interruption de deux ans, Messimy retrouvera quelques mois son poste de ministre de la guerre dans le cabinet Viviani le 13 juin1914.

Il le quittera le 26 août après avoir choisi de reprendre du service comme chef de bataillon et il sera alors remplacé à son ministère par A Millerand. Adolphe Messimy finira la guerre avec le grade de général de brigade.

Âgé de quarante-deux ans lors de son premier ministère en 1911, Messimy s'était donné pour mission de réorganiser en profondeur l'armée française. Il va en effet remanier la hiérarchie de commandement jusqu'au sommet. Il dotera chaque armée d'un véritable état-major et il va créer un comité d'état-major regroupant les chefs d'armées. Et le plus difficile : il va devoir nommer un chef d'état-major général, le chef des armées.

De Mac-Mahon à Boulanger, la IIIème République avait été menacée de plusieurs coups d'états militaires et l'exécutif civil craignait toujours une prise du pouvoir par les militaires. Aussi le ministre Messimy n'avait-il pas choisi entre les généraux à la forte personnalité ou d'un avis contraire au sien, les Pau, Michel ou d'autres comme Lyautey ou Foch qui pouvaient faire de possibles candidats.

Le ministre de la guerre avait conseillé au président du Conseil un général sans envergure et politiquement inoffensif: Joseph Joffre.

Inexpérimenté et autoritaire, Joffre n'avait pas les qualités qu'aurait dû exiger ce poste mais le gouvernement l'avait précisément choisi pour cela.

Et puis Messimy avait suivi le parcours de tous les officiers d'état major et comme eux, il était imprégné de la doctrine de l'offensive à outrance, la doctrine dite Grandmaison alors en vogue dans l'armée. Cette stratégie dépassée reposait pour l'essentiel sur des vagues d'assaut compactes de fantassins, des offensives menées en rangs serrés par les hommes équipés de fusils et de baïonnettes et qui devaient se terminer au corps à corps, par l'embrochage de l'ennemi!

Le commandant en chef qu'il nommerait allait devoir se plier à cette stratégie suicidaire et Joffre y adhérait.

Officier du génie, Joffre n'avait aucune expérience de la guerre<sup>5</sup> et il fera en effet montre d'une coupable incompétence dont les effets s'ajouteront à ceux, catastrophiques, de l'offensive à tout prix qu'il entendait faire appliquer à la lettre.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> « Sa méconnaissance de la guerre était totale » a écrit l'historien Pierre Miquel . "Les Poilus", Éditions Plon.

Pour répondre au besoin massif de combattants que cette stratégie impliquait, une des premières mesures prise par Joffre fut d'adjoindre un régiment de réserve à chaque régiment d'active, ce qui revenait pratiquement à doubler les effectifs de fantassins.

Ces vagues successives de soldats se précipitant au coude à coude dans des assauts en rase campagne allaient être hachées, laminées, anéanties par la mitraille et l'artillerie d'un ennemi bien à l'abri, avant d'arriver à son contact, parfois même sans l'avoir aperçu.

Cette stratégie suicidaire conduira très vite à des mutineries que Joffre réprimera par des exécutions « pour l'exemple », devant la troupe rassemblée.

On comptera environ 40 000 mutins, qui ne furent ni des traîtres ni des pleutres. Ils étaient patriotes excédés, désespérés de se voir envoyer à l'abattoir sans aucune justification tactique ni stratégique. Le retour des permissionnaires à l'arrière accentuera la colère des soldats<sup>6</sup>. Bientôt une "Chanson du Poilu" allait monter en ligne, elle aussi:

« Les embusqués devront monter au front défendre leurs biens, Car nous autres nous n'avons rien! Si vous voulez la guerre, payez la de votre peau ».



Outre la prévisible application du plan Schlieffen par l'armée allemande, Joffre avait également ignoré les enseignements des guerres du début du siècle. Il n'avait pas su voir combien l'artillerie lourde avait été déterminante. Négligeant la puissance et la portée des mitrailleuses ennemies, il se disait persuadé de l'irrésistible poussée des fantassins, motivés par leur seule ardeur patriotique jusque dans des corps à corps où la baïonnette restait l'arme ultime du soldat.

Au début du conflit, il n'envisageait pas non plus d'utiliser efficacement les moyens modernes d'observation ou de communication. Il n'avait aucune confiance dans l'aviation et il minimisait l'importance que pouvaient avoir l'observation aérienne et les liaisons téléphoniques. Ainsi du téléphone de campagne, il avait écrit ce qu'il en pensait dans une note datée du 11 août, au tout début de la guerre : "Le téléphone constitue un moyen de communication dont il y a lieu de ne pas abuser"...!

Pendant les préparatifs de cette guerre annoncée, Joffre avait ajourné l'ordre de mise en fabrication de gros canons, jugeant suffisante la dotation aux armées du

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Les combattants resteront des mois à patauger dans la boue des tranchées sans pouvoir se raser... C'est ainsi, POILUS, qu'ils entreront dans notre grande Histoire de France.

seul canon de 75 et des quelques centaines d'anciennes pièces d'artillerie lourde existantes.

Le canon français de 75, au dispositif anti-recul novateur et au tir rapide était certes très performant, mais il ne lâchait ses obus qu'à tir tendu, sur des cibles visibles. À ses débuts, il expédiait à cinq ou six kilomètres un obus de sept kilos quand les obusiers ou les mortiers de 210 allemands pouvaient atteindre en tir balistique des objectifs proches cachés à la vue et que leurs canons de 305 expédiaient des obus de cent kilos à plus de dix kilomètres par delà les collines.

Ainsi, au tout début de la guerre, l'armée française comptait 3 800 canons de 75 et 300 vieux modèles de canons lourds, un arsenal complété de quelques mortiers de 220. Chaque corps d'armée était équipé de 340 canons de 75 tractés le plus fréquemment par un attelage de quatre à six chevaux. Pas de matériel lourd à l'échelon des régiments ni même des divisions ou des corps d'armée, les grosses pièces d'artillerie restaient à disposition des armées.

Côté Français, peu de canon de fort calibre donc et pratiquement pas d'obusier ni de mortier. Les troupes étaient équipées de mitrailleuses, mais pas à l'avant, car au début de la guerre on les réservait encore en défense à l'arrière.

En face, chaque corps d'armée allemand disposait d'un parc d'artillerie de 850 canons, de 50 obusiers et de 128 mortiers de 210 en partie autotractés ou disposés sur voie ferrée!

Ce n'est qu'en juillet 1916 avec l'offensive de Somme que les armées françaises seront enfin dotées de matériel lourd en quantité suffisante.

Et puis les fantassins français de 1914 étaient encore habillés comme les lignards de 1870 de tuniques bleues, d'un pantalon rouge garance visible de très loin et d'un képi de feutre rouge heureusement masqué en opération par une housse de toile bleue. Rien pour se protéger la tête!

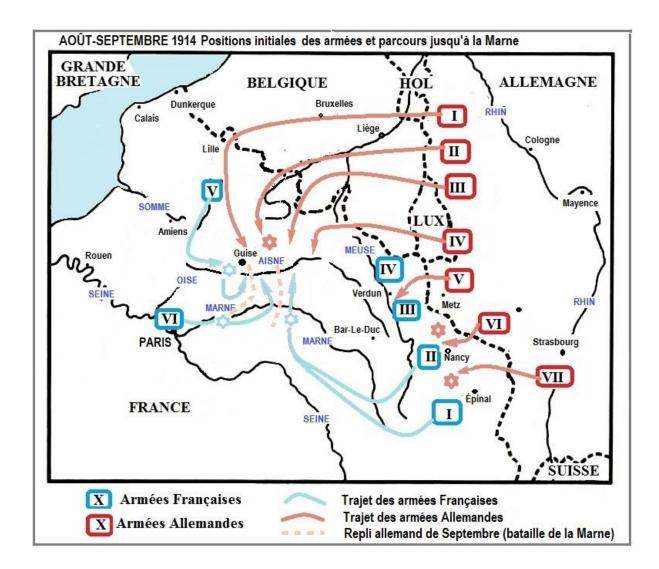
Il faudra attendre début 1915 pour que l'armée soit équipée de tenues bleues moins voyantes et l'été 1915 pour que les combattants soient enfin pourvus de casques métalliques.

D'échec en échec, c'est en 1916 et après plus d'un million de morts, que le chef des armées Joffre<sup>7</sup> sera remplacé par Nivelle puis par Foch. Joffre n'en sera pas moins nommé maréchal de France!



<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> « Joffre, l'âne qui commandait des Lions » Roger Fraenkel, Éditions Italique.

### Septembre 1914 : le tournant de la guerre



En quelques semaines, ce sont cinq armées allemandes qui allaient pénétrer en France par le nord après avoir laminé l'armée belge et repoussé la Vème armée du général Lanrezac, la seule armée française placée sur leur chemin aux côtés du corps expéditionnaire britannique du général French.

Occupant fin août 1914 un vaste territoire allant de Lille à Verdun, les troupes allemandes étaient parvenues en un mois à quelques dizaines de kilomètres de Paris alors que l'offensive décidée par Joffre en Alsace-Lorraine s'était transformée en un échec sanglant.

Dans les premiers jours de septembre, la Ière et la IIème armée, les deux plus puissantes armées allemandes chargées d'investir Paris franchissaient la Marne de Meaux à Vitry-le-François. Trois autres armées allemandes fonçaient vers l'est, menaçant d'envelopper les armées françaises en train de se replier d'Alsace.

Devant l'imminence du danger, le général Gallieni, commandant les troupes chargées de la défense de Paris rencontrait Lord Kitchener pour proposer une contre-attaque commune franco-anglaise, une initiative qui allait sauver la capitale de l'invasion et changer le cours de la guerre. Le général Gallieni va organiser, du 6 au 9 septembre une contre-offensive sur la Marne, la première "Bataille de la Marne", en utilisant les hommes de la VIème armée du général Maunoury, cantonnée l'arme au pied dans Paris sur ordre de l'état-major, en prévision de l'arrivée des troupes allemandes aux portes de la capitale.

Dans l'après-midi du 5 septembre, le général Gallieni décidera d'attaquer le flanc ouest des allemandes dans le secteur de Meaux. Pour disposer rapidement des troupes, il réquisitionnera les sept cents taxis parisiens Renault, les légendaires "Taxis de la Marne" qui vont transporter sur les rives de la Marne 10.000 hommes de la VIème armée en garnison dans Paris.

Après quatre jours de combat, la VIème armée française doit se replier le 9 septembre derrière la Marne où Von Kluck, commandant la 1ère armée allemande décide de la poursuivre pour tenter de l'anéantir avant de continuer son avance sur Paris.

kilomètres que vont exploiter la Vème armée Française et le corps expéditionnaire anglais repliés du nord. S'engouffrant dans cette ouverture, ils vont attaquer le flanc des deux armées allemandes et les repousser au-delà de Reims et de la rive droite de l'Aisne, de Berry-au-Bac à Soissons. Les forces franco-britanniques ne pourront les repousser au delà de quelques dizaines de kilomètres, mais jusqu'au 13 septembre, les troupes allemandes vont reculer.

Cette initiative va créer une brèche dans le front ennemi entre la Ière et la IIème armée allemande, un espace d'une cinquantaine de

Une succession de violentes offensives va alors être menée du 18 septembre au 19 octobre 1914 par les deux armées, immédiatement après la bataille de la Marne. Les Allemands vont d'abord essayer de surprendre les Français sur leur gauche, puis les armées françaises et allemandes tenteront chacune à de multiples reprises

de déborder l'adversaire en le contournant par le nord-ouest, dans une lutte de vitesse qui conduira les combattants jusqu'aux rivages de la Manche et de la Mer du Nord.

Cet épisode de la guerre, baptisé "course à la mer" bien que la mer n'en fut pas l'objectif, se terminera mi-novembre 1914 par une meurtrière bataille des Flandres.

Joseph Gallieni



Après cet échec de la seconde phase du plan Schlieffen et l'amplitude croissante des combats sur le front russe, les troupes allemandes vont se stabiliser sur une ligne allant des Flandres à la frontière Suisse. Commence alors sur le sol français une guerre de positions qui va durer quatre ans.

La Turquie entrera en guerre aux côtés des Empires Centraux le 1<sup>er</sup> novembre 1914, avec pour objectif de reconquérir ses territoires perdus lors de la guerre de 1877-78 contre la Russie.

Prenant prétexte de ce conflit, le gouvernement des « Jeunes Turcs » décidera d'exterminer la minorité arménienne de Turquie, arguant du soutien des Arméniens à l'armée russe. Au printemps 1915, le ministre de l'intérieur Talaat Pacha ordonnera de « détruire tous les Arméniens résidants en Turquie...de mettre fin à leur existence ». La Turquie organisera alors l'extermination méthodique de tous les Arméniens, très majoritairement chrétiens, vivants à Istanbul, en Cilicie et dans les autres provinces de Turquie, puis elle déportera en Syrie ottomane les quelques centaines de milliers d'Arméniens survivants.

Et puis très vite, la moitié du monde entrera en guerre. Ambitions territoriales, rivalités impérialistes, nationalismes exacerbés, alliances militaires... une quarantaine d'autres pays agressés, agresseurs ou alliés, participeront à ce conflit mondial qui dépassera largement l'Europe et les Balkans. Il va s'étendre à l'Extrême-Orient, à l'Afrique, au Moyen Orient et dans le Pacifique. Trois ans plus tard, soit après l'entrée en guerre de la Chine, du Japon puis des États-Unis en 1917, il ne restera pratiquement plus un pays qui ne soit pas en guerre.

 $\Diamond$ 

### Mars 1915 - La territoriale.

Dans les semaines qui suivirent l'ordre de mobilisation générale, les réservistes, ces anciens conscrits retournés à la vie civile dix ou quinze ans auparavant étaient sous l'uniforme. On avait également appelé la classe 1914 par anticipation en incorporant les jeunes hommes dès dix neuf ans.

Pour compléter ses effectifs, l'état major entreprit alors de remonter vingt cinq ans en arrière, en élargissant le recrutement aux réformés, aux oubliés, aux exemptés, parmi ces hommes d'âge mûr dont les plus âgés avaient eu vingt ans en 1887!

Dès la fin de l'été 1914, l'on avait ainsi organisé des « conseils de réforme » pour recruter de nouveaux fantassins parmi tous ces civils reconnus inaptes ou dispensés du service militaire.

### Émile Vincent fut de ceux-là!

A cette époque, pour s'acquitter de leurs obligations militaires, tous les hommes valides passaient par trois organisations successives selon leur âge : l'armée d'active d'abord dans laquelle ils effectuaient leur service militaire dès l'âge de vingt ans, à l'issue duquel ils étaient classés dans l'armée de réserve, immédiatement mobilisable par voie d'affiche lors des mobilisations générales. Le troisième groupe, l'armée territoriale qui avait elle aussi sa réserve concernait les hommes plus âgés qui restaient dans leurs foyers en cas de mobilisation générale. S'ils devaient être mobilisés cela leur était signifié ultérieurement.

Les réservistes de l'armée d'active étaient les hommes âgés de 24 à 33 ans, nés entre 1881 et 1890. Venaient ensuite les hommes âgés de 34 à 39 ans, nés entre 1875 et 1880 qui étaient réservistes de l'armée territoriale et enfin la propre réserve de l'armée territoriale constituée d'hommes âgés de 40 à 45 ans, nés entre 1869 et 1874.

Dans l'armée d'active, on trouvait des appelés de dix neuf ans à compter du 1er novembre 1914 et il y eut des engagés de 17 ans ainsi que des territoriaux de plus de 50 ans durant le conflit.

incorporés dans les régiments de "Territoriaux", Pour ces hommes particulièrement ceux âgés de plus de 37 ans, le règlement militaire indiquait clairement qu'ils devaient être affectés à des tâches de génie ou d'intendance, à des travaux de terrassement, de déblaiement, de construction d'ouvrages de défense mais qu'ils ne seraient pas engagés au front en première ligne.

Pour le malheur d'Émile et de centaines de milliers d'autres vétérans, Joffre en décida autrement. En raison des pertes considérables subies dès les premiers mois de la guerre, l'état-major décida d'engager les territoriaux dans les combats et de les mettre en ligne, Joffre affirmant «qu'ils témoigneraient d'autant de patriotisme et d'ardeur au combat que les plus jeunes!»

Cette distinction entre soldats d'active, réservistes et territoriaux ne fut donc pas respectée ; très vite des soldats de la territoriale furent versés dans des régiments d'infanterie de réserve avec lesquels ils allaient participer aux offensives, parfois aux côtés de fantassins de trente ans leurs cadets!

# Le 21ème Régiment d'Infanterie Territoriale

C'est ainsi qu' Émile, dispensé du service militaire en 1892, fut classé service armée le 1<sup>er</sup> décembre 1914 par le conseil de réforme de Rouen malgré ses quarante et un ans et ses deux enfants en bas âge. Il dut quitter son travail aux Ateliers le 20 mars 1915, jour de sa mobilisation dans le 21ème Régiment d'Infanterie Territoriale.

La veille de son incorporation, comme il le faisait depuis le début de la guerre, Émile avait parcouru les articles de journaux qui accompagnaient les extraits de communiqués militaires. On y relatait des événements décalés de plusieurs semaines, parfois plus, où l'on mettait en exergue les "défaites" allemandes, leurs blessés et leurs prisonniers, sans faire état des lourdes pertes françaises ou alors de manière vague et rassurante.

Sur l'édition du 19 mars 1915, entre les récits de multiples et vains pèlerinages à Bonsecours, le rappel d'innombrables dévotions et dépôts de gerbes à la statue de Jeanne d'Arc, afin que ses mânes interviennent en faveur de la paix, Émile avait pu lire ces têtes de chapitres :

"Nouvelles du front : 33ème semaine de guerre! Succès anglais à la bataille de Neuve Chapelle dans le Nord – Pas de Calais...développement des combats sur le front Belge, bombardements d'Ypres...le point sur les fronts d'Artois, d'Argonne, d'Alsace Lorraine... les opérations sur le front Russe, préparation de l'offensive dans les Dardanelles, en Champagne, violents combats dans le secteur des Hurlus...", un tableau peu réjouissant d'une guerre sans fin qui n'encourageait pas à l'optimisme!

Personnellement concerné désormais, Émile tentait de comprendre la situation militaire au travers des communiqués de presse, une tâche rendue difficile par la censure sévère qui s'exerçait sur la presse.

Plusieurs de ses collègues de travail, de jeunes mobilisés, avaient été tués dans les premiers jours de la guerre. Émile avait pu rencontrer d'autres soldats des Ateliers, quelques permissionnaires et plus souvent des blessés qui lui avaient rendu compte de la dureté des combats et des pertes considérables dans les rangs

français. Les terribles récits de ce qu'ils avaient vu et subi au front tranchaient avec les informations cocardières et orientées que les journaux publiaient.

Mais la presse s'appliquait à dissimuler tout ce qui aurait pu traumatiser la population. On y minimisait les pertes françaises tout en majorant celles des allemands, on ne publiait aucune photo de cadavres déchiquetés, de corps éparpillés, rien qui puisse ruiner le moral des civils et de l'arrière.

Régiments « virtuels » en dehors des conflits, les régiments de la territoriale n'avaient pas de casernement affecté. Pour la formation des rappelés du 21ème R.I.T, l'armée avait organisé un cantonnement dans la banlieue est de Rouen, à Saint-Étienne-du-Rouvray, dans des baraquements édifiés autour de bâtiments agricoles préexistants.

L'unité dans laquelle Émile venait d'arriver était composée de civils originaires de l'agglomération rouennaise, tous quadragénaires. Il connaissait déjà deux ou trois d'entre eux et il noua rapidement d'autres liens fraternels avec quelques hommes de son âge dont il allait partager le quotidien militaire durant les mois à venir.

Il n'était vraiment pas possible d'expédier en première ligne ces hommes sans un minimum de préparation. Alors, pendant deux mois, ces conscrits tardifs qui n'avaient jamais fait de service militaire ou qui n'avaient plus eu d'activité physique depuis bien des années suivirent une formation militaire.

Ce fut, pour ces hommes ce que l'on aurait appelé « les classes » pour de jeunes conscrits. Leur instruction militaire se déroula à quelques kilomètres de Rouen sur le territoire de la commune de Saint-Étienne-du-Rouvray.

On les familiarisa avec le maniement des armes, la discipline, l'agencement et le port du « barda », tout cet accoutrement du soldat avec son sac pesant trente kilos. Et comme le déplacement des troupes s'effectuait encore fréquemment par de longues étapes parcourues à pied, il y eut beaucoup de marches-manœuvres, quelques séances de tir, l'apprentissage ou le réapprentissage de la discipline et du règlement militaire, l'organisation des armées et des grades, le salut aux couleurs et encore toutes ces choses qui agaçaient fort Émile et ses compagnons comme les marches en rang au pas cadencé ou les présentations d'armes.

Fin mars 1915, quelques jours après son incorporation, Émile fit parvenir une photographie à son épouse où on le voit au milieu d'une escouade d'une trentaine de soldats.

Il est avec ses copains du moment : Simon Barbain, Albert Lamy, Gaston Lefèbvre, André Leroy, Adrien Drouet, Georges Beaurain, Venot, Delabret, le caporal Boulanger...



Émíle Vincent en formation 21ème RIT à la Grange, St-Étienne-du-Rouvray

Ils arborent tous des moustaches fournies, deux ou trois fument la pipe d'un air dégagé, certains affichent un air faussement rigolard, d'autres encore, c'est le cas d'Émile, ont une vraie tête des mauvais jours.

Quelques-uns ont un fusil parfois équipé d'une baïonnette, l'un d'entre eux porte sur l'épaule un balai de bouleau vengeur en guise de fusil ; un autre a sa vareuse ostensiblement ouverte et déboutonnée ; l'un de ces hommes est encore chaussé de sabots de bois. Un tambour, accroupi au milieu du groupe ressemble étonnement à un garde - champêtre de village avec son air bonhomme et ses grosses moustaches tombantes. A gauche de la photo, le caporal est le seul à arborer une tenue impeccable.

Par cette attitude frondeuse qui prend quelques libertés avec la discipline et le règlement, on comprend très bien qu'ils expriment à leur façon leur mécontentement d'avoir été soustraits à leurs familles, à leurs amis, à leurs activités professionnelles et de façon prémonitoire pour beaucoup d'entre eux, à la vie!



# Le départ

Après deux mois passés en instruction militaire, vint le moment de

l'intégration à des unités opérationnelles pour ces nouvelles recrues, nouvelles et cependant âgées. Émile et ses compagnons allaient rejoindre un dépôt du 21ème R.I.T à Ferrière-Saint-Hilaire dans l'Eure en attendant leur affectation. Les dépôts étaient des sortes de réserves de combattants où les hommes attendaient, en général peu de temps, d'aller renforcer des unités décimées.

Fin mai 1915, Émile et quelques centaines de soldats plus très jeunes quittaient en colonne à pied la Grange, à Saint-Étienne-du-Rouvray pour aller prendre le train à Rouen, gare de Saint-Sever. En suivant la route qui s'écarte un moment de la Seine, ils allaient traverser Sotteville-lès-Rouen et Émile ressentit un immense découragement quand la route longea les bâtiments des Ateliers, là même où il avait exercé son activité professionnelle vingt-sept années durant. Sur leur passage, ce n'était plus la foule venue saluer les premiers départs d'août 1914! Seulement quelques dizaines d'habitants informés à la hâte, des femmes surtout, qui s'étaient pressés sur leur passage pour tenter d'embrasser un mari ou un père une dernière fois. Émile eut beau s'écarquiller les yeux, il n'aperçut pas son épouse. Pas l'une de ses sœurs ou l'un de ses beaux-frères non plus, pas un ami proche pour le saluer. Il avait bien tenté de les prévenir de son départ, mais l'information n'était pas arrivée à temps.

Embarqués à bord du train dans la soirée, ils firent une halte à Vernon, puis à Bernay, dernière étape avant leur destination finale du dépôt de Ferrière. C'est à peu près à cette date, en juin 1915, que le général Pétain allait ordonner une restructuration des réserves territoriales placées sous ses ordres. La 82<sup>ème</sup> Division d'Infanterie Territoriale dont dépendait le 21<sup>ième</sup> RIT fut dissoute. Les quatre régiments qui la composaient: les 17ème, 18ème, 21ème et 22ème R.I.T conservèrent leur spécificité de régiments territoriaux, mais ils furent alors directement administrés par les divisions sous les ordres desquelles ils étaient placés.

Une majorité de ces soldats âgés restèrent au 21 ème RIT mais en se joignant aux corps des divisions d'active où ils furent placés sous les ordres des régiments d'accueil. Ils allaient y être employés comme territoriaux au creusement des réseaux de tranchées et de boyaux, au renforcement des défenses, à l'édification des postes de secours ou des baraquements des ambulances ainsi que l'on nommait les hôpitaux de campagne installés à proximité des premières lignes. Durant les périodes d'accalmie, ils iraient ramasser le matériel militaire et les morts qui jonchaient les champs de bataille.

Émile n'eut pas cette chance, toute relative, de rester dans la territoriale. Ses amis appréciaient son franc parler et ne lui trouvaient pas mauvais caractère, mais lui, indigné, meurtri par ce qu'il vivait ne manquait jamais une occasion de faire savoir ce qu'il pensait de sa situation. Bougon avec les sous

officiers, il rechignait souvent et maugréait toujours lorsqu'il devait effectuer des tâches qu'il jugeait inutiles ou stupides.

C'est vraisemblablement à cette attitude frondeuse et parfois rebelle, plus qu'à ses ressources physiques ou athlétiques, qu'il dût d'être versé dans une unité combattante.

Le 19 juin 1915 Émile fut muté au 205ème Régiment d'Infanterie, 19ème Cie, 3ème Section, 10<sup>ème</sup> Escouade sous le matricule 17.706.



# Le 205<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie

Avec le 205ème R.I

Régiment de réserve du 5ème Régiment d'Infanterie, un régiment normand, le 205ème R.I avait même lieu de recrutement et de garnison : Falaise dans le Calvados, caserne Dumont d'Urville et il se rattachait au régiment d'active dont il dépendait en reprenant, comme tout régiment de réserve, sa numérotation augmentée de 200.

Les régiments de réserve, ainsi que leur appellation l'indiquait, constituaient les réserves des régiments d'active. Ils montaient eux aussi en ligne pour épauler, renforcer ou remplacer les régiments d'active qui s'exposaient les premiers.

Mobilisé à Falaise le 4 août 1914, sous le commandement du lieutenant-colonel Garçon, le 205ème R.I avait déjà largement pris sa part aux combats avant qu'Émile n'y soit incorporé.

Le régiment avait participé aux premiers combats de Belgique le 21 août 1914 où il avait perdu 60% de ses effectifs. Réduit à cinq compagnies alors qu'il en comptait douze, il fut à nouveau engagé début septembre lors de la bataille de la Marne. Pendant cette bataille décisive, il défendit onze jours durant, le passage du canal de l'Aisne à la Marne près de Berry-au-Bac. Le 30 octobre 1914, le régiment sera relevé et transporté dans la région de Compiègne.

Le 17 mars 1915, le lieutenant-colonel De Turenne remplacera le colonel Garçon à la tête du 205ème R.I. Avec son nouveau chef, le régiment participera alors à la 1<sup>ère</sup> bataille de Picardie jusqu'au 22 avril 1915. Puis le 205<sup>ème</sup> R.I sera déplacé dans la région de Mareuil et mis aux tranchées.

Il prendra part à la seconde bataille d'Artois, devant le "Labyrinthe", une position allemande très fortifiée, réputée imprenable, au sud de Neuville Saint Vaast, près d'Arras. La position sera prise le 16 juin 1915 au prix de pertes considérables.

Le 20 juin 1915, le 205ème R.I sera relevé et mis au repos à Maizières, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest d'Arras, ou il va être reconstitué. Et c'est là, à Maizières, qu'Émile allait intégrer sa nouvelle unité.

Entre chaque combat, de nouveaux fantassins venaient combler les vides laissés par les morts et les blessés. Ainsi, le 205<sup>ème</sup> RI, régiment de réserve qui comptait environ 3.000 hommes soit douze compagnies de 250 soldats, eut il 1.235 tués, 4.727 blessés et 502 disparus durant le conflit, officiers inclus. Cela correspond à plus de deux fois le renouvellement complet de ses effectifs!

De 1914 à 1918, huit millions quatre cent mille hommes de dix-huit à quarantecinq ans seront mobilisés, soit au total 20 % de la population française. Deux millions d'hommes, morts ou disparus n'en reviendront pas ! Près de six millions, soit la quasi-totalité des autres seront blessés au moins une fois!

### Été 1915: La tenue du soldat Émile Vincent

En quittant le dépôt de Ferrière, Émile avait touché la nouvelle tenue bleu horizon, mais pas encore de casque. Ce n'est que le 23 septembre, quelques jours avant de participer à la seconde bataille de Champagne qu'il va porter le casque métallique Adrian qui commençait tout juste à équiper les soldats.



Aussi extravagant que cela puisse paraître, durant la première année de la guerre les fantassins ne disposaient pas d'autre protection pour le crâne que leur képi de feutre souple dont le rouge garance était masqué par une housse de toile bleue. Souvent, ils se protégeaient eux-mêmes la tête à l'aide d'objets métalliques de leur fabrication, parfois avec des couvercles de gamelles récupérés sur le champ de bataille et remodelés.

Le président de la République Raymond Poincaré, s'était bien inquiété du nombre considérable de blessures au crâne et avait demandé à Joffre de lancer la fabrication d'un casque métallique, mais celui-ci avait répondu que « les Allemands seraient repoussés avant que les casques ne sortent de l'usine !»



Malgré cet avis péremptoire du chef des armées et au vu du nombre catastrophique de blessures crâniennes, l'état-major fit fabriquer en urgence 700.000 "cervelières", une sorte de calotte sphérique en métal embouti à placer directement sur la tête sous le képi, sans garniture ni jugulaire pour l'y maintenir. Très inconfortable et peu utilisé cet accessoire fut rapidement abandonné pour le casque métallique proposé par le responsable de l'intendance au ministère, le colonel Adrian. Les armées en furent dotées à partir de septembre 1915.



Casque Adrian type 1915 avec l'attribut distinctif "Infanterie".

Baptisé « bourguignotte » par son concepteur, en référence à la forme d'une coiffe de protection utilisée au 15<sup>ème</sup> siècle, le casque Adrian était fabriqué en acier de 0,7 mm d'épaisseur et son intérieur était revêtu d'une garniture à 6 languettes de cuir ajustables. De couleur bleu azur et disponible en trois tailles, son poids allait de 670 à 750 grammes selon la taille. Pour son armement individuel, Émile avait été pourvu d'un fusil Lebel 1886-93. Le Lebel portait le nom du colonel qui avait présidé aux essais de tir de cette nouvelle arme qui venait remplacer le fusil Gras en service depuis 1872. Le fusil Gras avait détrôné le « Chassepot » de 1866 mais on le trouvait encore dans l'armée. Tirant des cartouches de calibre 8 mm à poudre "B" sans fumée, le Lebel devait être réarmé après chaque coup. Il ne comportait pas encore de chargeur et la manœuvre du levier de culasse approvisionnait une des huit cartouches disposées en file indienne dans le magasin situé sous le fût, une innovation qui lui valait de s'enrayer souvent! A l'usage, le très long ressort chargé d'expulser les cartouches perdait de sa force et n'alimentait plus les dernières munitions.

Porté à l'épaule lors des marches, le Lebel était aussi une arme très encombrante. Équipé de sa baïonnette quadrangulaire courte qui rallongeait le fusil de 33 centimètres, il mesurait un mètre quatre-vingt trois et pesait près de cinq kilos. Avec la baïonnette longue, il dépassait les deux mètres.



Pour compléter leur armement, les soldats portaient un ceinturon de cuir fermé par une boucle en laiton supportant la baïonnette et trois cartouchières de cuir contenant chacune 20 cartouches. Sur les épaules passaient deux baudriers de cuir rattachés au ceinturon. Ces sortes de bretelles de suspension soulageaient le ceinturon du poids des cartouchières et l'empêchaient de glisser vers le bas. Avec son armement, le poilu portait également en bandoulière à gauche une musette de toile beige avec 700 grammes de pain<sup>8</sup> et son casse-croûte de la journée, à droite un bidon d'un litre, en fer blanc recouvert de drap bleu.

Enfin, chaque fantassin portait un havresac qui approchait les 30 kilos. Avec une armature en bois pour assurer sa rigidité, ce sac, déjà lourd par luimême était en toile imperméabilisée avec des renforts de cuir. Tout ce barda qui les obligeait à marcher courbés vers l'avant leur donnait une allure de bossus.

L'intérieur du sac contenait du linge de corps de rechange : tricot, chemise, caleçon, ceinture de flanelle, bandes molletières, chaussettes, mouchoirs; on y rangeait le calot, une trousse de couture, trois brosses dont une à laver,



Barda avec bouthéon et pelle

 $<sup>^8</sup>$  Le pain était l'aliment principal du soldat. La ration journalière du Poilu était de 500 à 700 grammes de pain de troupe ou « pain de munition », un pain au levain fabriqué par les boulangers de l'armée.

une autre à habits et une brosse à souliers avec la boîte de graisse réglementaire, 2 jours de réserves de vivres comprenant une boîte de bœuf en gelée, 12 biscuits de soldat<sup>9</sup>, des tablettes de bouillon et de café, les objets personnels du soldat : savon, rasoirs, blaireau, brosse à dents, crayons, enveloppes et papier à lettres et puis des bougies, du tabac, un briquet à amadou et des allumettes...

Croisées sur la poitrine, les étroites lanières de cuir meurtrissaient les épaules des soldats qui devaient porter leur sac lors des marches et parfois même lors des assauts. A l'extérieur, enroulées autour du sac, il y avait une couverture et une toile de tente, auxquelles s'ajoutait parfois la capote en été. Sur les côtés ou pendant parfois au bas du sac on trouvait une paire de brodequins. Sur la gauche était fixé un outil qui était le plus souvent une pelle, parfois une pioche, une scie ou une hache.

Sanglée au sommet du sac par une lanière de cuir, on voyait -de loin car elle brillait au soleil- la gamelle réglementaire du poilu munie de son couvercle. A l'arrière du sac, certains portaient un ustensile à usage collectif qui servait au campement. Ce pouvait être une "bâche" pliante, ce récipient de toile en forme de seau utilisé pour la corvée d'eau, c'était souvent un Bouthéon, du nom de son concepteur, un volumineux récipient métallique fermé, d'une dizaine de litres qui servait au transport du fricot mitonné par les cantines militaires. Avec son profil creux en haricot, pour s'adapter au dos du soldat, il avait son complément culinaire : un large ustensile évasé en forme de bassine à confiture lui aussi porté au dos du sac.

Durant les repas, c'était autour de ces bouthéons, aussitôt rebaptisés bouteillons par les Poilus que les propos échangés sur la situation militaire et son évolution allaient devenir les légendaires « bruits de bouteillons »!



Pains et bouthéons

Émile fumait toujours la pipe, comme beaucoup de Poilus, pour tuer le temps et consommer les 15 grammes de leur ration quotidienne de tabac. Il avait adopté une pipe en bruyère au tuyau coudé fait en corne, un matériau beaucoup plus confortable entre les dents que la terre cuite. Avec son briquet à amadou il pouvait allumer le foyer de sa pipe par tous les temps.

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Les « biscuits de soldat » étaient des plaquettes de 50gr, carrées, salées et faites de farine. Extrêmement durs, ces biscuits n'étaient consommables qu'après trempage d'un quart d'heure dans de l'eau bouillante.

Il gardait toujours dans sa poche droite de pantalon son couteau personnel, un solide Opinel acheté dans une armurerie rouennaise. Il tenait beaucoup à ce couteau au manche en bois et à la lame pliante qu'il possédait depuis des années et qui lui servait à couper tout et n'importe quoi. Il gardait également sur lui, dans une poche intérieure de sa vareuse, la photo de son épouse Adrienne, les toutes dernières lettres reçues, son porte-monnaie et puis deux "prières du soldat" dont une écrite de sa main.

Son épouse Adrienne n'attachait pas grande importance à ces billevesées, c'était Victorine, la mère d'Émile, qui y tenait beaucoup. C'est lors de la seule visite autorisée à sa famille avant son départ pour le dépôt de Ferrière, que Victorine avait exigé d'Émile, pas trop croyant et pas pratiquant du tout, qu'il recopie luimême ces prières et les conserve toujours sur lui. Victorine avait affirmé que la réécriture manuscrite des textes allait leur conférer toute leur force protectrice.

Émile obtempéra, recopia ces phrases alambiquées et flagorneuses à l'adresse de "la Sainte Croix de Jésus Christ " qui réclamaient sa protection. Et il promit à sa mère de toujours garder ces papiers sur lui.





Tahure 1910-2008

# Le front de Champagne

Après quelques semaines de repos et de préparation à Maizières, le 205ème Régiment d'Infanterie est transporté le 5 juillet dans les Vosges par voie ferrée. Il se met au repos dans la région de Raon-l'Étape du 19 au 25 août. Le 4 septembre 1915 le régiment est à nouveau transporté par chemin de fer de Chatel à Longeville, au sud de Verdun où il cantonne à Érize-la-Grande jusqu'au 17 septembre 1915.



Carrefour de la route Perthes-les-Hurlus à Tahure. 1918-2008

Au soir du 17 septembre, les six régiments de la 53<sup>ème</sup> D.I sont mis en route à 19 heures en deux colonnes pour rejoindre un premier cantonnement dans la zone de Villotte.

Le 205ème R.I devra gagner Coupéville, situé à 70 kilomètres, par une série de marches de nuit pour ne pas être repéré par l'ennemi.

Les soldats traversent au clair de lune des villages dont ils ne connaissent pas les noms. S'il avait su qu'ils traversaient le bourg dévasté de Sommeilles et que leur parcours longeait Bussy-le-Repos, nul doute qu'Émile, épuisé, aurait quand même trouvé la force d'énoncer au passage quelque plaisanterie désabusée!

Ils marchent une vingtaine de kilomètres chaque nuit, les courroies du sac leur cisaillent les épaules, les godillots leur meurtrissent les pieds. L'intendance ne suit pas toujours et les repas ne sont pas souvent au rendez-vous à l'arrivée au campement de fortune qui les attend au petit jour. En route, ils consomment les rations qu'ils emportent, ils remplissent leur bidon quand c'est possible, à un puits, une fontaine rencontrés au hasard du chemin.

Tout en marchant, ils parlent de tout et de rien, de leur passé, de leur famille surtout, et aussi de leurs métiers, de leurs misères communes.

À l'arrivée au bivouac, avant de boire, manger ou tenter de dormir, Émile n'avait qu'une envie : soulager ses pieds meurtris, retirer ses godillots défoncés, devenus insupportables. Ces lourds brodequins à la semelle cloutée devenaient vite éculés ; leur cuir avachi donnait à la chaussure une allure informe. La tige blessait la cheville et laissait un espace sous la courte guêtre par où l'eau et la boue s'infiltraient.

Dans la bouillasse glacée des tranchées, les Poilus souffraient du "pied de tranchée". Cette expression englobait toute une variété d'engelures, de mycoses, d'infections qui entraînaient la nécrose et la gangrène des orteils. Le "pied de tranchée" aura coûté la vie à des milliers de combattants qui devaient rester des mois les pieds dans la boue glacée sans pouvoir se déchausser.

Pour dormir, très peu ont la chance de pouvoir s'allonger sur la paille, dans la grange d'une ferme ni de profiter d'une baraque de fortune édifiée par de précédents régiments en route pour le front. C'était la fin de l'été et Émile, comme la majorité de ses compagnons d'arme, "bivouaquait". Il s'enroulait dans sa couverture, et couchait à même le sol sous un arbre, sa toile de tente dépliée autour de lui.

Le premier jour, ils cantonneront à la belle étoile près de Villotte à Louppy-le-Château. Le lendemain ils feront halte dans la zone de Vernancourt-Chaumont. Une nuit de repos le 19 septembre et ils reprendront la marche de nuit la plus longue pour gagner leur cantonnement dans la zone Poix, Marson et Coupéville où ils seront au matin du 21 Septembre. Repos la journée du 22.

L'ordre général d'opérations N° 289 arrivera le 23 septembre. Il va fixer l'ultime cantonnement de la 53<sup>ème</sup> D.I dans le dispositif général de l'offensive prévue pour le 25 Septembre.

La 53<sup>ème</sup> D.I est mise à disposition du 11<sup>ème</sup> Corps d'Armée avec « comme mission de prolonger le succès des troupes d'assaut et d'assurer la liberté du terrain au-delà des organisations défensives ennemies » selon l'ordre du jour N°2 du 11<sup>ème</sup> C.A.

Encore vingt kilomètres d'efforts depuis Coupéville, une dernière nuit de marche forcée et le 24 septembre au petit matin les soldats du 205ème R.I vont arriver à proximité du front, près du village de Somme-Tourbe, leur dernière étape avant la montée en ligne.

Le bruit sourd de canonnades, d'explosions lointaines qu'ils entendaient depuis la veille augmentait avec leur inquiétude à mesure de leur approche de la zone des combats.



Route d'arrivée au cantonnement de Somme-Tourbe. (1915-2008)

Près de la Croix-en-Champagne, quelques kilomètres avant d'arriver à leur campement, ils allaient longer un vaste hôpital de campagne. C'était une succession de longues baraques en bois coiffées d'un toit à une seule pente en carton bitumé, des fenêtres obturées par de la toile huilée. Ces "ambulances" avaient été édifiées par des territoriaux en prévision de l'offensive du surlendemain. Quelques infirmières en coiffe et blouse blanche, pas de blessés visibles... mais l'étendue du dispositif, tous ces baraquements, cela avait laissé à Émile une désagréable impression et ajouté à son inquiétude... « Il y a de la place pour des milliers de bonshommes », avait-il pensé!

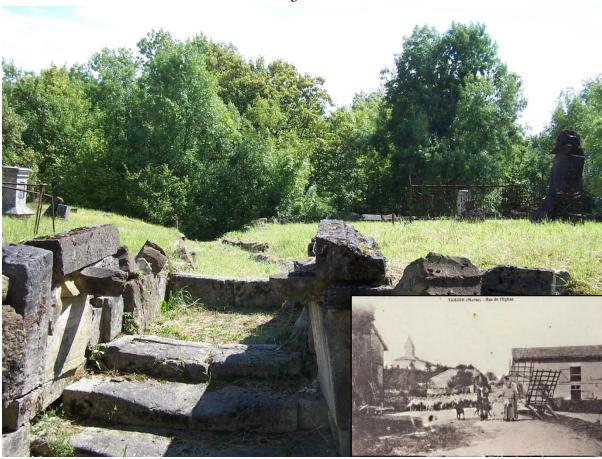
Ils arrivent enfin dans un bois de sapins ravagé à 2 km au sud est de Somme-Tourbe, où ils vont bivouaquer les 23 et 24 septembre avant leur participation à la seconde offensive de Champagne fixée par Joffre au 25 septembre.



# **TAHURE** septembre 1915

# La seconde offensive en Champagne

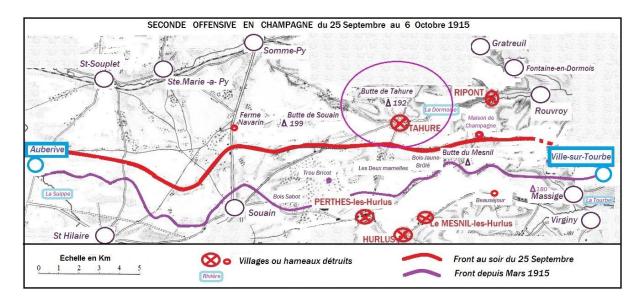
Depuis la fin de l'automne 1914, le long de l'immense front qui barrait la France des Flandres aux Vosges, l'armée allemande s'était enterrée de place en place, dans tout un réseau défensif et fortement armé de tranchées, de bastions, de fortins et de casemates bétonnées.



Tahure-Village 1910, ruines 2008.

En face des positions allemandes, les troupes françaises avaient à leur tour édifié des installations fortifiées et des réseaux de tranchées dans lesquelles elles s'étaient, elles aussi, installées. Et d'offensives en contre-offensives, les deux armées en présence s'infligeaient mutuellement des pertes humaines considérables sans modification notable de la ligne de front.

Après six mois de cette guerre de position, Joffre avait affirmé que la rupture du front était possible, par des attaques puissantes, dans différentes régions et sur un très large front. Il avait décidé d'organiser deux offensives simultanées couvrant l'Artois et la Champagne. L'offensive en Champagne devait s'engager sur un front de 25 km, d'Auberive-sur-Suippes à Ville-sur-Tourbe, en direction de l'Aisne supérieure vers Vouziers et Sedan que Joffre imaginait reconquérir. La date en fut fixée au 25 septembre 1915.





Au petit matin du 23 septembre 1915, après les vingt derniers kilomètres de marche et une nuit sans sommeil, Émile et le 205ème R.I étaient arrivés à quelques kilomètres au sud des lignes allemandes. Ils allaient rester jusqu'au soir du 25 septembre au sud-est du village de Somme-Tourbe, non loin des premières batteries de canons qui crachaient sans discontinuer leurs obus sur les positions allemandes!

La préparation d'artillerie avait commencé au matin du 22 septembre, et depuis plusieurs jours déjà, avant leur précédente étape de Coupéville, les fantassins du 205ème percevaient des détonations sourdes, des explosions lointaines.

Mais depuis leur arrivée au campement de Somme-Tourbe, c'était le tambourinement proche et continu de l'intense préparation d'artillerie qui devait anéantir les premières lignes allemandes, diminuer les résistances, disloquer les barbelés afin de faciliter l'avance des troupes d'assaut.

Faiblissant durant la nuit, les bombardements reprenaient avec intensité dès l'aube. Ce sont six-cent-mille obus de tous calibres qui allaient être tirés durant trois jours par la 2<sup>ème</sup> armée sur ce secteur du front!

Comment se reposer, tenter de dormir dans ce fracas, ces grondements lourds, ces violentes détonations avec au creux de l'estomac une angoisse mêlée d'excitation qui gagnait les soldats ? Il leur était presque impossible de trouver un endroit pour se recroqueviller dans leur toile de tente, leur seul abri. Il y avait des soldats partout et il en arrivait encore.

Ils s'inquiétaient de leur place dans le dispositif, de leur rôle précis, du jour et de l'heure de l'offensive, ignorant tout du plan de bataille. Les gradés, à peine informés des conditions de leur participation à la seconde offensive en Champagne, n'en disaient pas beaucoup plus.



Il y avait là près du quart de l'armée française!

Trente-cinq divisions, cent-cinquante régiments, soit près de 500 000 hommes se préparaient pour cette seconde bataille de Champagne.

Fantassins, artilleurs, cavaliers, hommes du génie, de l'intendance, des services de santé, tous ces soldats massés sur les 25 kilomètres de l'offensive en Champagne étaient répartis en deux armées, la II<sup>ème</sup> et la IV<sup>ème</sup> armée, commandées respectivement par les généraux Pétain et Langle de Cary, euxmêmes placés sous les ordres du général de Castelnau,.

14e CA (Gal. BARET)		11e CA (Gal. BAUM GARTEN)  21-22-53e DI - 21-22e RIT  Comp. 6e Génie - 2e Chasseur  Groupes 28e RAC - Esc. F8 - Aéro 45	
27-28-31 DI - 101-123e RIT Comp. 4er Génie - 9e Hussards Groupes 6e RAC - Esc. F20			
Secteur: Trou Bricot		Butte de TAHURE	Nord de Mesnil
28e DI Gal SORBETS	27e DI Gal. de BAZELAIRE	22e DI Gal. BOUYSSOU	21e DI Gal DAUVIN
22-99-30-416e RI Cies 4e génie Esc. 9e Hussards Groupes 54e RAC	75-140-52-415e RI Cies 4er génie Esc. 9e Hussards Groupes 2e RAC	62-116-19-118e RI Cies 6e génie Esc. 2e Chasseurs Groupes 35e RAC	64-65-93-137e R Cies 6e génie Esc. 2e Chasseurs Groupes 51e RAC
	31e DI Gal VIDAL	53e DI Gal MICHELER	
	Secteur: Ouest de Tahure	Secteur: Butte de TAHUR	E
	81-96-122-322e RI Cies 2e génie Esc. 1e Hussards Groupes 56e RAC	Cies 3e génie Esc. 27e dragons Groupes 11-22-43e RAC	

Armée, Corps d'Armée, Division, brigade, chacune de ces entités opérationnelles avait à sa tête un général mais ce sont les régiments qui constituaient l'ossature des armées.

Comptant deux bataillons de six compagnies soit environ trois mille hommes en tout, le 205<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie était commandé depuis mars 1915 par un

officier aveyronnais de quarante neuf ans, le lieutenant-colonel de Turenne. Le 205ème R.I était rattaché à la 53ème Division d'Infanterie commandée par le général Micheler.

Au centre du dispositif, l'état major de la IIème armée avait assigné comme objectif à la 22<sup>ème</sup> Division d'Infanterie du général Bouyssou, le secteur de Tahure.

La 22<sup>ème</sup> D.I allait attaquer le premier jour avec, en réserve, la 53<sup>ème</sup> D.I du général Micheler qui prolongerait l'offensive le lendemain sur le même objectif. Et certainement en prévision des lourdes pertes humaines attendues lors de l'attaque en direction de la Butte de Tahure, la 53<sup>ème</sup> D.I avait été renforcée en effectifs. Elle ne comptait pas quatre régiments comme pour chacune des autres divisions engagées dans la bataille, mais six! Avec le 205èmeR.I dans lequel était incorporé Émile, on trouvait cinq autres régiments de réserve : les 236, 319, 224, 228, et 329ème R.I.

#### 

### La Butte de TAHURE

En route pour leur bivouac de Somme-Tourbe, Émile et ses compagnons avaient beaucoup évoqué ces positions tenues par les Allemands, les fameuses Buttes imprenables dont ils entendaient parler depuis plusieurs semaines. Ils s'attendaient à trouver un relief accentué, de hautes collines, un paysage montagneux et ils avaient découvert un vaste horizon étonnamment plat. De cette plaine qui s'étalait autour d'eux, ils découvraient à cinq ou six kilomètres plus au nord un plateau surélevé de quelques dizaines de mètres, d'où émergeaient à peine quelques tertres enfumés.

Contreforts des villages dont elles portaient les noms : Tahure, Le Mesnil, Souain... les Buttes avaient conservé leurs identités sur les cartes d'état-major aux côtés de quelques fermes isolées et de deux ou trois petits rus locaux comme la Dormoise, la Tourbe ou la Goutte. Mais hormis ces exceptions, toute la toponymie coutumière des lieux avait été remplacée au profit de noms plus évocateurs pour un militaire : la Savate, la Brosse à Dents, le Poignard, la Galoche, les Mamelles ou encore la Main de Massiges avec ses "doigts"!

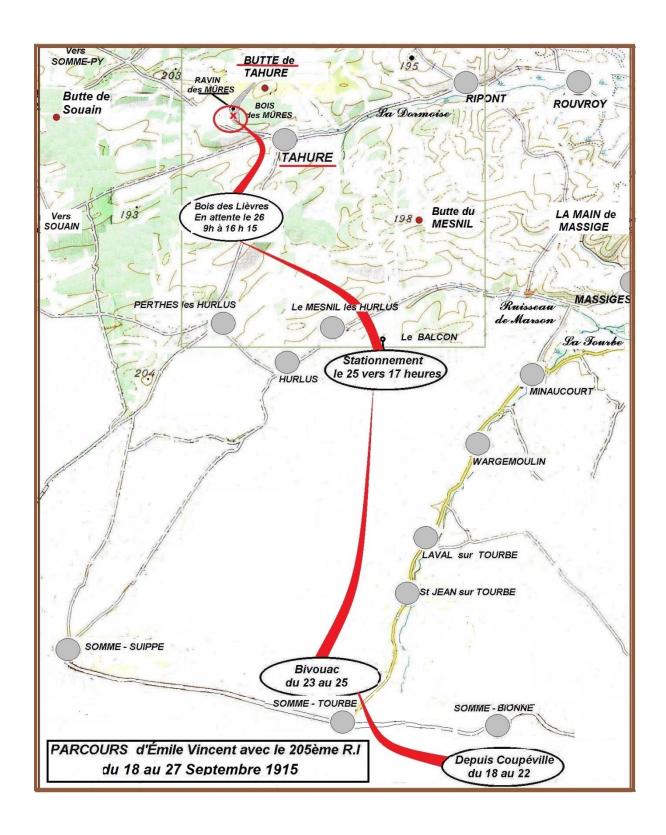


La Dormoise, vers Tahure détruit. 1910-2008

Les massifs boisés eux-mêmes avaient été rebaptisés selon leur forme ou leur couleur. On trouvait ainsi sur les cartes d'état-major un Bois Jaune - Brûlé, d'autres bois Bistre, Carré, Tordu, en Trapèze ou en Accent Circonflexe. Si le Bois des Mûres avait conservé son nom, d'autres avaient pris les noms de la faune locale : on trouvait le Bois des Chouettes, des Écureuils ou encore le Bois des Taupe, du Paon ou des Gerboises.

A l'automne 1914 déjà, puis au printemps de 1915, une succession de vaines offensives avaient été conduites en direction du village et de la Butte de Tahure, au prix de très lourdes pertes, mais sans aucune avancée significative des troupes françaises. Depuis mars 1915, le front n'avait pas bougé et le village de Tahure, très endommagé mais pas encore anéanti était toujours occupé par l'armée allemande.

Les Allemands qui s'étaient installés un an plus tôt occupaient les crêtes saillantes des Buttes de Tahure ou de Souain, celle des Mamelles ou de Massiges, abandonnant aux Français l'offensive dans la plaine et la boue. A partir de ces positions défensives et lourdement fortifiées, ils entendaient contrôler la plaine qui s'étendait au sud, vers Châlons-en-Champagne et, sur leurs flancs, une zone allant de Reims à Sainte-Menehould.



# 25 septembre 1915 : 9 heures 15

Le 22 septembre, l'artillerie était entrée en action pour diminuer les résistances ennemies des premières lignes, exploser les barrages, disperser les barbelés. Le lendemain, un ordre du jour fanfaron de Joffre, lu dans les cantonnements avait enjoint aux soldats «...d'y aller à plein cœur pour la délivrance de la Patrie et pour le triomphe du Droit et de la Liberté.... Votre élan sera irrésistible, il vous portera d'un premier effort jusqu'aux batteries de l'adversaire, au-delà des lignes fortifiées qu'il vous oppose. Vous ne lui laisserez ni trêve, ni repos, jusqu'à l'achèvement de la victoire. »!

Au soir du 24 septembre, compliquant encore la tâche des Poilus, la pluie s'était invitée à la veillée d'arme et elle ne cessera de tomber durant les jours suivants. Le 25 septembre à 9 h 15 l'ordre est donné à l'infanterie d'attaquer baïonnette au canon. Cent vingt mille hommes bondissent des tranchées, des parallèles de départ, des positions d'assaut et s'élancent en criant en direction des lignes allemandes au long des vingt cinq kilomètres de l'offensive. Pour se signaler à l'artillerie française et lui permettre d'ajuster ses tirs de barrage, les fantassins portent un carré de toile blanche épinglé sur leurs sacs ou au dos de leur capote.



La Butte de Tahure vue depuis le Bois des Lièvres (2008) (Au centre, un lacís de tranchées, aujourd'hui recouvert de végétation arbustive.)

La première vague d'assaut sur Tahure est composée des 62<sup>ème</sup>, 116<sup>ème</sup>, 19<sup>ème</sup> et 118 ème Régiments d'infanterie de la 22 ème D.I commandée par le général Bouyssou. Elle s'était élancée à quelques centaines de mètres des lignes allemandes, au nord-ouest du Mesnil, depuis la zone de chablis calcinés qui s'étendait au sud-ouest du Bois Cristofari, entre le Bois Rabougri et le Bois Jaune-Brûlé.

La bonne préparation de l'artillerie, menée du 22 au 24 leur avait permis d'avancer et de prendre d'un seul élan la première ligne allemande. Les combattants avaient sauté par-dessus les premières rangées de tranchées ennemies sans rencontrer de résistance.

A l'ouest les combattants Français avaient atteint la Cabane située à deux kilomètres au nord de Souain où restaient encore des poches de résistance aux nord-ouest et nord-est du village. Plus à l'est, les soldats avaient atteint les pentes de la Butte du Mesnil, mais restaient bloqués sans pouvoir progresser sur ses flancs.

Contournant les Mamelles Sud, le 19ème et le 118ème régiment de la 22ème D.I avançaient vers le nord ouest, en direction du bois des Loups. Après avoir franchi le ravin de la Goutte et dépassé le Bois des Renards, ils avaient redressé leur marche pour avancer vers le nord en direction de Tahure. Arrivés à la hauteur du bois des Canons garni de batteries de 77 et de 105 ennemies, les soldats du 118ème R.I durent se battre au corps à corps avec les artilleurs allemands qui résistaient et allaient se faire tuer sur place.

Le premier bataillon du 118 ème R.I dégageait ensuite le Bois des Lièvres d'une batterie allemande puis il franchissait vers midi la route de Tahure à Somme-Py et entrait dans le village de Tahure. Un feu nourri venant de la Butte de Tahure l'arrêtait à deux cent mètres au nord du village.

Protégés à l'ouest par le 116ème R.I mais au contact de l'ennemi au nord et à l'est, les survivants des quatre compagnies du 118ème durent se replier vers 14 heures et abandonner le village, attaqué par des éléments d'infanterie allemande qui reprennent également la "Brosse à Dent".

Le front avait avancé à cet endroit de deux kilomètres, mais la progression française avait été stoppée au nord du village de Tahure par la deuxième ligne allemande, truffée de blockhaus très efficaces et par de très solides réseaux de barbelés disposés à contre-pente. Pour protéger leur deuxième ligne, les Allemands avaient utilisé un feuillard d'acier méplat hérissé de crocs acérés qu'il était impossible de cisailler. Cachés à la vue des artilleurs, ces redoutables barbelés n'avaient pas été disloqués par les obus.

Il devenait évident pour l'état-major de la IIème armée qu'une nouvelle préparation d'artillerie était nécessaire avant de reprendre l'offensive. Les chevaux de frise, les réseaux de barbelés déployés sur la pente sud ouest de la butte étaient intacts. Ils protégeaient tout un système de défense enterré, lui aussi intact.

Le général Pétain s'était entretenu au téléphone avec Joffre pour lui demander de suspendre l'offensive qui s'annonçait désastreuse.

Il demandait qu'on rapproche l'artillerie afin qu'elle puisse atteindre les objectifs au-delà du village, vers la tranchée de la Vistule et le Bois des Mûres.

Le général en chef refusa d'entendre cet avis et décida de la poursuite de l'attaque pour le lendemain.



#### De Somme-Tourbe au Bois des Lièvres

Durant l'offensive, la 53<sup>ème</sup> D.I faisait avancer ses six régiments en attente près de Somme-Tourbe, en application de l'ordre N°2 du 24 septembre, à exécuter pour 4h30 :

« La 53ème division doit franchir à l'heure « H » la ligne Mesnil les Hurlus – Hurlus – Bois des Liaisons – pour marcher sur les talons des troupes d'assaut. Elle se portera d'abord dans les tranchées de la 1ère ligne allemande puis en débouchera pour progresser dans la région de Tahure dès que les troupes du 11ème CA auront dépassé la Brosse à Dents. En conséquence, la division pour 4 h 30, devrait-être disposée par brigades accolées, entre les méridiens des cotes 203 et 194 (Voie Romaine, la tête vers la voie Romaine, la queue vers le parallèle de Laval) »

En application de cet ordre, la 105<sup>ème</sup> brigade composée des 205<sup>ème</sup>, 236<sup>ème</sup> et 319ème RI avait fait mouvement vers la zone comprise entre Le Balcon et Le-Mesnil-les-Hurlus et allait y stationner en attendant la nuit pour gagner ses positions d'assaut du lendemain.



Tranchées au sud du Mesníl-les-Hurlus. 1915-2008.

En fin d'après-midi, sous un ciel gris et dans le fracas de la bataille qui se poursuivait devant eux. Émile et les hommes du 205<sup>ème</sup> avaient d'abord franchi plusieurs kilomètres au travers d'un paysage dévasté de la Champagne pouilleuse : des champs en friches, des plaines crayeuses parsemées de taillis d'arbustes rabougris, puis des sous-bois ravagés par les obus, des restes de bois de pins épargnés par le génie qui ne les avait pas encore transformés en rondins pour construire les abris.

Encore deux kilomètres à parcourir, les plus difficiles, pour trouver un chemin au travers d'un chaos apocalyptique, au milieu de balles perdues et d'obus égarés, dans la bouillasse blanchâtre qui recouvrait tout et les soldats du 205 ème allaient arriver au nord-est du Mesnil-les-Hurlus, près de l'endroit où se trouvaient encore le matin même les premières lignes allemandes et s'y arrêter quelques heures.

Dans un large espace creusé au milieu de tranchées de dégagement allemandes, un aumônier avait organisé à la hâte un bref office de messe, avec "absolution générale" pour ceux qui allaient y participer. Émile n'eut aucune envie d'assister à ce rituel, convaincu qu'il était que les hommes avaient créé les dieux dans le seul but de manipuler les plus crédules.

Durant la nuit du 25 au 26 septembre, la bataille allait continuer. Plusieurs bataillons du 62<sup>ème</sup> et du 19<sup>ème</sup> R.I gagnaient du terrain et s'établissaient à la lisière et sur la crête nord-ouest du bois des Canons conquis ; ils allaient

occuper le Bois Triangulaire et prendre position sur la route de Perthes-les- Hurlus à Tahure.

La pluie avait cessé peu après minuit et les trois régiments de la 105<sup>ème</sup> brigade, échelonnés à proximité du Mesnil-les-Hurlus, faisaient à nouveau mouvement pour se rapprocher.



Fascines. (Butte de Vauquois, Meuse). 2008

Pour se protéger et se cacher à la vue de l'ennemi, ils allaient devoir emprunter un réseau de tranchées qui les conduirait en direction du Bois des Paons, la zone assignée pour leur position d'assaut du lendemain.

Les soldats du 205<sup>ème</sup> se heurtaient à des unités relevées, à d'autres qui faisaient mouvement. Des milliers d'hommes se croisaient, se bousculaient, s'invectivaient, courbés dans d'étroits boyaux pour ne pas s'offrir en cible à l'artillerie et aux mitrailleuses allemandes. Pendant que les tirs de l'artillerie française passaient sifflant et ronflant au dessus d'eux, des obus allemands s'abattaient au hasard sur ces cohortes qui cheminaient de tranchée en boyau, en piétinant parfois des cadavres allemands et des morts français.

Le génie et les territoriaux avaient bien modifié quelques passages, recreusé quelques tranchées, remanié les sacs de terre, mais tout ce lacis de boyaux et de tranchées n'offrait pas l'espace suffisant pour ces milliers de combattants. Et dans les réseaux pris à l'ennemi, les positions de tir, les gradins de départ étaient tournés vers l'arrière des lignes françaises; les boyaux de dégagement, les abris, tout y était encore à l'envers.

Depuis plus de six heures qu'il pataugeait en tête de la colonne ondulante du 205ème, Émile avait parcouru à peine deux kilomètres.

Avec son casque bleu tout neuf, son Lebel et son sac qu'il portait toujours, il essayait de se frayer un chemin en contournant les gabions éventrés, en piétinant les fascines effondrées, franchissant en rampant les talus formés par les parois écroulées qui obstruaient le passage.

Après être passés au pied des Mamelles-Sud, avoir traversé le Bois des Loups et franchi le Ravin de la Goutte, ils avancent à travers la zone libérée la veille vers d'autres bois fantômes qu'ils vont traverser, celui des Rats, des Furets, des Renards.

Quelques centaines de mètres avant d'arriver à la route de Perthes-les-Hurlus à Tahure, les soldats du 205<sup>ème</sup> vont devoir contourner les rives d'un monstrueux cratère de mine profond de plusieurs dizaines de mètres et large de près de cent. La sape minée qui avait creusé cette gigantesque excavation avait explosé la veille vers 6 heures du matin, soit quelques heures avant l'assaut. L'explosion malencontreusement prématurée n'avait pas eu le résultat escompté qui était de désorganiser les premières lignes allemandes au moment précis de l'assaut.



Zone du cratère de mine, route de Perthes à Tahure, 1915-2008.

La route de Perthes à Tahure enfin franchie, c'est vers 10 heures du matin, le dimanche 26 septembre 1915 que le 205ème et le 236ème R.I – environ 6.000 hommes - achèvent leur concentration au Bois du Paon pour les uns, au Bois des Lièvres pour les autres et ils vont s'y retrancher.

Une nuit passée à se mettre en place, sans repas chaud depuis la veille, sans avoir dormi depuis deux jours, avec la peur de la balle perdue qui allait les frapper à l'aveuglette, de l'obus qui allait les anéantir!

Le Bois des Lièvres qui n'avait pas conservé un seul arbre debout, se situait au cœur de ce paysage de mort qu'Émile apercevait de loin depuis trois jours au

travers de la fumée et des explosions. Ce secteur du front affichait les lourds stigmates de la bataille de la veille et de celles menées depuis l'automne 1914. La végétation avait complètement disparu de ce paysage labouré de tranchées et de boyaux, constellé de trous, un magma boueux de calcaire crayeux qui laissait deviner au loin des monticules rasés de quelques dizaines de mètres de hauteur qui se confondaient en ravines. Au creux de vallons imperceptibles, on apercevait deux ou trois villages déjà ruinés dont on distinguait dans le lointain, au travers



Bidon mitraillé d'un autre Émile 2008 des fumerolles, le clocher ou quelques maisons épargnées.

Devant eux, à moins de deux kilomètres, ils distinguaient l'église encore debout mais sans son clocher, les maisons disloquées du village de Tahure et, juste derrière le village, leur objectif, la Butte de Tahure aux pentes ouest encore boisées et truffées de mitrailleuses allemandes.

Et à perte de vue, des tranchées effondrées, des moignons d'arbres déchiquetés, d'innombrables cratères d'obus, de ces gros obus de 280 ou de 305 que les Poilus avaient surnommé les "marmites"... et des cadavres, des gris, des bleus, aussi loin que portait le regard.



# 26 septembre 16 heures 15: l'assaut!

Regroupé à moins de deux kilomètres au sud-ouest du village de Tahure, le 205<sup>ème</sup> R.I attendait depuis le matin. Devant les difficultés rencontrées par les troupes à rejoindre leurs positions, l'attaque primitivement fixée à 10 heures avait été reportée à midi, puis reportée à nouveau et fixée à 16 heures.

Certains soldats avaient reçu une musette remplie de grenades à fusil ou des toutes nouvelles grenades à main à mise à feu temporisée. Avec sa musette de grenades, Émile avait touché une seconde musette de 100 cartouches supplémentaires et l'on avait rempli ses deux bidons d'un mélange de café sucré et de gnôle. Il avait goûté cette mixture encore tiède qui lui avait fait regretter le café arrosé au calvados ou la foutinette, ces bonnes pratiques normandes qu'il s'autorisait le dimanche en famille.

Après une préparation d'artillerie insuffisante par manque de réglages et d'observations, c'est finalement à 16 heures 15 que l'ordre d'attaquer allait être donné, avec la Butte de Tahure comme objectif.

La 53<sup>ème</sup> D.I va porter son attaque en direction de Tahure. Ses régiments avancent vers le nord. Le journal de marche de la division a gardé une trace vibrante mais trop brève de cet assaut meurtrier :

« ...les troupes (205ème, 224ème, 319ème et 329ème R.I) partent avec un élan superbe et sous un bombardement violent, pris d'enfilade par les mitrailleuses de la Butte de Tahure, de Tahure et de la Brosse à Dents et arrivent à proximité du chemin de Tahure - Baraque. L'arrivée de la nuit, les feux violents de mitrailleuses de flanquement arrêtent l'offensive à 18h15.»



Tranchées à l'ouest de Tahure 1915-2008.

En avant, au centre, Émile et les soldats du 205<sup>ème</sup> R.I suivis du 236<sup>ème</sup> et du 319<sup>ème</sup> progressent de 1.500 mètres entre le Bois des Perdreaux et le Bois des Canons sous un feu intense d'artillerie, de mousqueterie et de mitrailleuses et gagnent les abords sud du village de Tahure où ils font la jonction avec des éléments du 224<sup>ème</sup> R.I. Sur leur gauche, le 329<sup>ème</sup> et le 228<sup>ème</sup> R.I. moins exposés, franchissaient la route de Tahure à Souain.

Pour Émile, c'était le baptême du feu. Depuis mars, toute son activité militaire avait été faite de marches, de déplacements et d'attentes interminables pour tout : attente de son affectation lorsqu'il était au dépôt, attente du convoi, attente de la soupe, attente des ordres, des contre-ordres... et puis des marches de jour,

de nuit, des marches forcées, des marches usantes avec ses trente cinq kilos sur les épaules.

En fin de matinée, recroquevillé avec sa section dans un trou d'obus recreusé à la hâte au Bois des Lièvres, il avait bien tenté de maîtriser ce qui lui apparaissait encore comme un cauchemar dont il allait pouvoir s'extraire et puis, résigné, il avait fini par se persuader qu'il ne rêvait pas.

Le casque enfoncé sur la tête, son fusil équipé de la baïonnette tenu à deux mains, Émile s'était élancé parmi les premiers de la 19ème compagnie en direction des lignes allemandes.

En ce début de l'offensive, la peur qui lui nouait les boyaux depuis le matin s'était dissipée. Il trouvait encore l'énergie pour avancer, mais il était fatigué, fatigué ... Il ne distinguait plus entre les éblouissements dus au manque de sommeil et les éclairs des explosions qui l'aveuglaient. Il n'avait même plus la force de penser, il avançait, mécaniquement, aussi vite qu'il le pouvait, droit devant!

Ils avaient un temps longé un large boyau de dégagement abandonné la veille par les Allemands, puis une voie ferrée disloquée en direction de Tahure. À mesure qu'ils se rapprochaient de leur objectif, les bruits de mitraille se faisaient plus violents sur un parcours de plus en plus torturé et chaotique. L'artillerie allemande pilonnait sans cesse la zone, les mitrailleurs allemands bien retranchés dans le Bois des Mûres et sur les contreforts de la butte tiraient sur les vagues d'assaut qui s'offraient à la mitraille.

Avec ses deux musettes de toile brinquebalantes portées en bandoulière, ses deux bidons et ses cartouchières répartis autour du gros ceinturon, les bretelles de son sac qui lui hachaient les épaules, Émile accompagnait toujours vaillamment ses compagnons de la 19<sup>ème</sup> compagnie. Lâché sur quelques centaines de mètres au début de l'assaut, il était revenu au niveau des hommes de tête.

A peine dépassé le bois des Canons libéré la nuit précédente, l'aile droite du 205<sup>ème</sup> s'était heurtée à la résistance directe des Allemands qui avaient repris une partie du terrain devant Tahure la veille au soir mais n'avaient pas eu le temps de le fortifier.

Une balle engagée, toujours prêt à tirer, une grenade disponible, Émile avançait en direction des positions allemandes, vers le Bois des Mûres où s'étalaient les pentes sud-ouest de la Butte de Tahure et d'où partaient des tirs de mitrailleuses. Il progressait au milieu de la mitraille, des cris, du fracas des obus aux explosions assourdissantes, en pataugeant dans la boue gluante, sautant dans un trou d'obus, tombant dans une tranchée effondrée jusqu'au prochain bond en avant.





Barbelés et chevaux de frise. 2008

Vers 18 heures, le Général Baumgarten va adresser aux régiments composant la 53<sup>ème</sup> D.I l'ordre de cesser l'offensive et de s'accrocher aux mouvements de terrain. Cet ordre ne parviendra pas aux éléments avancés du 205<sup>ème</sup>.

Peu après 18 heures, les restes du 205<sup>ème</sup> soit deux compagnies, la 17<sup>ème</sup> et la 19ème d'Émile formant le bataillon Tajasque, plus quelques combattants isolés continuaient leur progression très en pointe vers le nord. Émile avançait avec ces combattants, tenant haut son fusil pour le protéger de la boue, en évitant les barbelés, les morts de la veille et ceux de la matinée auxquels s'ajoutaient les morts et les blessés du 205<sup>ème</sup>, ses frères d'armes qu'il côtoyait depuis quelques semaines et qu'il voyait s'effondrer à droite, à gauche, devant lui.

En fin de journée, sous la conduite du chef de bataillon Tajasque, ils allaient franchir le versant pentu qui bordait le nord de la route de Tahure à Somme-Py puis, en parcourant par bonds la sente 182 qui menait à la Butte de Tahure par le sud-ouest, ils vont parvenir au flanc de la Butte de Tahure, à 300 mètres à l'est du creux du "ravin 6196", le Ravin des Mûres.

Émile était avec ces hommes là ! Il se dirigeait vers les restes hachés du Bois des Mûres qui masquait la Butte de Tahure... et soudain, un choc énorme à la poitrine l'envoya rouler sur le côté gauche!

Il ne pouvait plus respirer, il avait mal, sa vue se brouilla... Il n'eut pas la force de penser à Adrienne et à ses deux enfants, à peine le temps de comprendre qu'il était en train de mourir et il bascula dans le néant absolu, définitif!



Le Ravin des Mûres, au pied de la Butte de Tahure. 2008

Les survivants du bataillon Tajasque, moins de trois cents hommes, progressaient encore de deux cents mètres. Ils seront rejoints par les survivants du bataillon de Grusson jusqu'à cette position au milieu des lignes ennemies, qui marquera le point le plus avancé de l'offensive.

Et comme la veille pour les soldats des 116<sup>ème</sup> et 118<sup>ème</sup> R.I, ils allaient se heurter aux solides lignes de résistance allemandes. Usés, assommés, broyés par la fatigue et le manque de sommeil, ils se retranchaient dans un creux des pentes sud de la Butte en attendant la nuit pour tenter de se replier.

Le journal de marche du 205ème indique que le chef de bataillon Tajasque avait pu se replier avec ses hommes au cours de la nuit du 26 au 27 Septembre.





## Disparus!

A partir du 29 septembre, profitant d'un arrêt de l'offensive, des territoriaux et des éléments de régiments d'active vont ramasser devant Tahure les armes, les casques, les sacs et tout le matériel militaire récupérable. Ils vont relever les cadavres gisant sur le terrain depuis les premiers jours de l'offensive au sud et à l'ouest du village, entre Tahure et le Ravin des Mûres.

Les morts seront enterrés sommairement, enfouis avec des centaines d'autres dans une fosse commune creusée à la hâte, le plus souvent dans un cratère d'obus, une tranchée éventrée, un trou qui deviendra leur sépulture anonyme. Si le temps manque pour refermer le charnier, alors on asperge les cadavres de chlore pour les préserver des animaux et éviter les épidémies.

Avant de se débarrasser du mort, on relève son identité au bord de la fosse. Les affaires personnelles que le soldat porte sur lui seront rassemblées dans un sac de lin.

Plus tard, ce seront souvent des aumôniers militaires qui se chargeront de regrouper les tristes reliques du soldat tué et de les expédier à sa famille. S'il ne peut être identifié, le soldat sera porté disparu, comme beaucoup d'autres réellement disparus, enterrés sous les monceaux de terre retournée par une marmite, déchiquetés par l'impact direct d'un obus ou volatilisés par l'explosion d'une mine.



L'un des ossuaires de Souain (Camp de Suippes).

Le Poilu aura pour linceul la toile de tente qui a servi à le transporter jusqu'au lieu de l'inhumation ou encore une couverture dans laquelle on le roule et puis on l'envoie rejoindre les autres cadavres au fond d'un trou.

Une vague indication de lieu, pas de repère sauf parfois une croix éphémère plantée au milieu des barbelés enchevêtrés... comme pour des centaines de milliers d'autres, la famille du soldat enterré sur place apprendra sa mort mais ne saura jamais précisément où sa dépouille a été inhumée.

Après la guerre, nombre de ces charniers ont été rouverts et les restes exhumés ont été regroupés dans des ossuaires. Ce remaniement massif de sépultures déjà anonymes rend encore plus hypothétiques les recherches des familles.

Selon les indications de l'avis de décès P-26 daté du 8 novembre 1916 – soit un an plus tard- Émile fut déclaré mort le 27 septembre et enterré sur place au Ravin des Mûres, à l'endroit même où il avait été tué, sans autre précision.

Le colonel Jean Joseph Émile de Turenne commandant le 205ème R.I sera lui aussi mortellement blessé devant Tahure et décédera le 30 septembre à Saint-Rémy-sur-Bussy dans l'une des quatorze ambulances installées près de la Croixen-Champagne.

A partir du 4 octobre, c'est le lieutenant-colonel Jean Germain Marie de Lambilly qui prendra le commandement du régiment, mais durant bien peu de temps! Quelques jours plus tard, le 9 octobre, il sera tué à son tour en conduisant une énième offensive du 205ème RI devant Tahure. Deux commandants de compagnies du 205ème, les capitaines Jean-François Théotine Kereveur et Michel-Maurice-Frédéric Retour trouveront la mort les 26 et 27 septembre au cours de la même offensive devant Tahure.

En se lançant à la tête de leurs hommes à l'assaut de la Butte de Tahure, ces chefs courageux devaient se douter qu'ils ne seraient jamais généraux!

Le 205<sup>ème</sup> R.I combattra encore jusqu'au 17 octobre, puis il sera relevé par le 328ème R.I et retiré du feu.



Les positions allemandes très fortifiées de la Butte de Tahure ne purent être entamées, malgré les assauts suivants des 27 et 28 septembre. Le général Pétain obtiendra le 28 l'arrêt des combats qui reprendront le 6 octobre. Au prix de violents affrontements, la butte de Tahure tombera provisoirement aux mains des troupes françaises le 6 octobre. La 22<sup>ème</sup> D.I. prend à nouveau part à cette offensive, avec le 62<sup>ème</sup> R.I encadré, à droite par le 118ème R.I., à gauche par le 116ème R.I, et ce sont les 1er et 3ème bataillons du 128<sup>ème</sup> R.I, un régiment picard de la 3<sup>ème</sup> Division d'Infanterie restée jusque-là en réserve à l'arrière, qui enlèvent l'ensemble des organisations ennemies au nord de Perthes-les-Hurlus, délogent les Allemands du Bois des Mûres puis, aidés par le brouillard, s'emparent de la Butte de Tahure et enfin du village de Tahure qu'ils investissent à revers.



Tahure: ruínes de l'église. 1914-2008.

Brièvement repris par les Français le 25 septembre 1915, reperdu le soir même, à nouveau conquis par les combattants Français le 6 octobre, le village restera aux mains de l'armée française jusqu'au repli stratégique du 15 juillet 1918 qui précédera la dernière attaque allemande dite "friedensturm", une ultime offensive qui aboutira à la défaite des armées allemandes.

La Butte de Tahure sera reprise par les allemands le 30 octobre 1915 et ne sera libérée que dans les dernières semaines de la guerre, le 26 septembre 1918! Trois années durant, la position coûtera encore la vie à des milliers de combattants.



Les Uhlans s'étaient installés à Tahure le 3 septembre 1914, faisant s'enfuir les 185 habitants qui n'y reviendront jamais!

Centre dérisoire d'une lutte vaine et acharnée, village symbole de l'absurde barbarie de cette guerre, Tahure labouré, pulvérisé, rasé, anéanti, entrait dans l'histoire aux côtés d'autres villages champenois martyrisés.

Tahure, Hurlus, le Mesnil-les-Hurlus, Perthes-les-Hurlus et Ripont, ainsi que plusieurs fermes et hameaux voisins sont aujourd'hui enserrés dans le camp de Suippes qui comporte une nécropole nationale et un musée du souvenir.



 $\Diamond$ 

«.... Aucun des sacrifices consentis n'a été vain. Tous ont su concourir à la tâche commune. Le présent est un sûr garant de l'avenir. Le Commandant en chef est fier de commander aux plus belles troupes que la France ait jamais connues. »

Ainsi se terminait l'ordre du jour de Joffre daté du 3 octobre 1915!

Sur les 25 kilomètres du front, du 25 septembre au 9 octobre 1915, 138 500 hommes seront mis hors de combat pour les IIème et IVème Armées françaises pendant cette seconde offensive de champagne et à peu près autant pour l'armée allemande!

Et durant cette quinzaine de carnage inutile, près de la moitié des pertes seront concentrées autour des buttes de Tahure et du Mesnil. La IIème armée y perdra plus de 60 000 hommes : environ 25 000 tués ou disparus et 40 000 blessés.

Ce désastre condamnait les décisions stratégiques du chef des armées et ruinait du même coup son "espoir" de décision par la rupture du front. Mais il ne sembla pas entamer sa superbe! La bedaine triomphante, Joffre continuera quelques temps encore à plastronner sur chacune des pages de l'Illustration!





Jean-Georges CORNÉLIUS, La Patrie (Champagne 1917), Exposition 2009, Musée Mathurin Méheut Lamballe Côtes d'Armor

### Orphelins et veuve de guerre

Comme toutes les épouses ou les mères de soldats, Adrienne guettait avec angoisse les allées et venues des gendarmes, leurs visites annonciatrices du malheur, la peur soudaine de les apercevoir au bout de la rue et puis le soulagement égoïste de les voir frapper à la porte d'une maison voisine. Son inquiétude grandissait! Fin octobre 1915 déjà et aucune nouvelle d'Émile depuis début septembre, pas de réponse à sa dernière lettre du 2 octobre non plus. Elle en vint à penser qu'Émile avait été tué, ce qui lui fut assez vite confirmé par les autorités, mais sans aucune indication précise, sans document officiel.

Novembre passa à son tour, puis décembre, et toujours rien!

Au printemps, puis à l'été 1916, Adrienne tenta des démarches infructueuses auprès de la gendarmerie et de l'armée, sans obtenir d'information précise quant aux circonstances du décès de son époux.

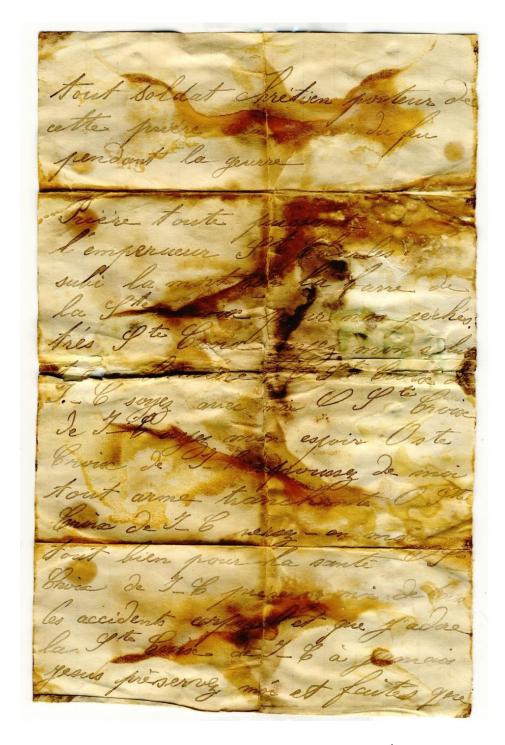
Elle s'était préparée à recevoir la nouvelle lorsqu'au début du mois de janvier 1917, plus d'un an après la mort d'Émile, elle reçut à nouveau la visite des gendarmes.

Avec l'avis officiel de décès N° P-26, daté du 8 novembre 1916 qui confirmait la mort d'Émile, « mortellement blessé le 26 septembre 1915 au Ravin des Mûres et enterré sur place », ils lui remirent un sac de lin écru qui contenait les affaires personnelles recueillies sur sa dépouille.

La poche de toile grise portait, frappé d'un tampon à l'encre violette : 137° régiment d'infanterie, l'unité qui avait relevé la dépouille d'Émile et l'avait inhumé. En dessous, inscrite à l'encre noire, les références du registre sur lequel sa mort avait été consignée 115, page 23, suivi de son identité:"Vincent Émile, $2^{\hat{e}}$  cl 205 d'Inf<sup>ie</sup>".

Son havresac avait dû être égaré ou récupéré sur le champ de bataille car il n'y avait dans la poche de toile aucune des affaires personnelles qu'Émile portait dans son barda, pas même sa pipe, rien d'autre que ce qu'il gardait sur lui dans ses poches.

Il y avait, pliées par un aumônier dans une demi-page de la une du "Théosophe N° 117", les dernières lettres reçues de son épouse, une lettre de sa belle-sœur Gabrielle, trois lettres d'amis sottevillais, combattants comme lui, et puis les deux prières dérisoires et définitivement inexaucées que sa mère Victorine lui avait enjoint de porter sur lui : le "billet du soldat" qui réclamait qu'il soit enterré muni des sacrements de l'église et la feuille de papier beige portant recto-verso la vaine supplique recopiée de sa main, entièrement maculée de son sang et qui devait le protéger de la mort au combat!



La « prière à la Ste Croix » tâchée du sang d'Émile.

Le sac contenait encore son porte-monnaie de cuir, entièrement imprégné de cette boue blanchâtre du calcaire de Champagne avec, dans l'unique soufflet, deux billets de cinq francs détrempés et pliés en quatre, quelques pièces de monnaie et trois médaillons religieux. L'aumônier avait rajouté à ces reliques

douloureuses la dernière lettre -non ouverte- d'Adrienne avec la photo des ses deux enfants, envoyée quinze mois auparavant, mais trop tard pour Émile, le 2 octobre 1915.



Dans les jours qui suivirent Adrienne fit paraître l'avis de décès de son époux dans Le Journal de Rouen daté du 22 janvier 1917 et l'annonce d'un service religieux en sa mémoire, le lendemain mardi 23 janvier à 10h, en l'église Saint-Hilaire de Rouen, sa paroisse.

Veuve de guerre, Adrienne entamait courageusement une nouvelle vie difficile avec son fils Roger, profondément affecté par la mort de son père, avec sa fille Alice, nourrisson qui ne gardera aucun souvenir de ce père disparu mais qui portera sa vie durant cette absence comme une injuste punition.



#### Médaillé!

De son vivant, Émile Vincent n'aurait jamais imaginé obtenir une décoration pour faits de guerre.

Être récompensé d'une médaille militaire, cela lui serait apparu comme une incompréhensible incongruité. Sa bravoure, il l'avait exprimée chaque jour dans son travail, en mettant toutes ses forces à réaliser l'œuvre commune, en formant des plus jeunes à son image et il n'en attendait ni médaille ni rosette.

Il n'en fut pas moins décoré à titre posthume de la croix de guerre avec étoile de bronze et de la médaille militaire. Le titre décernant les décorations était accompagné de ce commentaire :

"Excellent soldat, d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve, a trouvé une mort glorieuse le 27 septembre 1915 à Tahure, en se portant vaillamment à l'attaque des positions allemandes.

Fait à Paris le 23 janvier 1924, signé Colonel Vary."



# Contenu

Le Ravin des Mûres	3
Émile	3
A l'école de la République	3
Adrienne	7
Les Ateliers des Chemins de Fer de l'Ouest	10
Le développement du chemin de fer en France	13
La locomotive 030	13
Les chaudières à vapeur.	15
Émile et la première Pacific 231 française.	18
Août 1914	21
Les Balkans	23
Cent ans de conflits dans les Balkans	25
La déclaration de guerre	28
Le plan Schlieffen.	28
Dimanche 2 août 1914 : Mobilisation générale	32
Premières semaines de guerre	33
Joffre et son XVIIème plan.	34
Le "généralissime" Joffre	36
Septembre 1914 : le tournant de la guerre	40
Mars 1915 - La territoriale.	43
Le 21 <sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie Territoriale	44
Le départ	46
Le 205ème Régiment d'Infanterie	49
Été 1915 : La tenue du soldat Émile Vincent	50
Le front de Champagne	55
TAHURE septembre 1915	58
La seconde offensive en Champagne	58
La Butte de TAHURE	61
25 septembre 1915 : 9 heures 15	64
De Somme-Tourbe au Bois des Lièvres	66
26 septembre 16 heures 15 : l'assaut!	70
Disparus!	75

Le	Ravin	des	<b>Mûres</b>
LC	<b>IX</b> a v III	ucs	MIUICS

Orphelins et veuve de guerre	80
Médaillé!	83

~~~

# Crédit photographique :

Cartes postales et photos Noir et Blanc : Collection personnelle et familiale. Musée du camp de Suippes.

Couverture (Monument Les Éparges) et photos couleur : Jean-François PACORY. Reportage 2008

Du 25 Septembre au 6 Octobre 1915, des dizaines de milliers de combattants français allaient être tués durant la seconde offensive de Champagne décidée par Joffre, une offensive inutile qui ne fit avancer le front que de deux kilomètres.

Ce récit illustré de photographies retrace la vie et la mort d'un homme ordinaire, d'un Poilu qui a participé à l'une des plus meurtrières batailles de la guerre de 1914-1918. Des jalons historiques ont été placés, pour expliquer la situation géopolitique qui a conduit à cette guerre, la situation en France avant et pendant la Grande guerre est développée, la situation militaire exposée et les phases du début de la guerre y sont relatées.

Depuis le 27 septembre 1915, la dépouille d'Émile Vincent gît quelque part au creux du Ravin des Mûres, au bas de la Butte de Tahure. En un siècle, les ruines de Tahure, Perthes, les Hurlus, Le Mesnil, Ripont, ont disparu sous la broussaille et les arbres, mais l'empreinte de ces hommes demeure.

Le Ravin des Mûres Bernard PACORY 2014